Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DU XIXe SIÈCLE

Poésie — Tome I

342

QUARANTE-CINQUIÈME MILLE

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

par GAUTHIER-FERRIÈRES

XVe ET XVIe SIÈCLES. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.
XVIIe SIÈCLE. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.
XVIIIe SIÈCLE. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.
XIXe SIÈCLE. —	Poésie (1800-1850)	1 vol.
—	— (1850-1900)	1 vol.
—	Prose (1800-1850)	1 vol.
—	— (1850-1900)	1 vol.
ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS. —	Poésie	1 vol.
—	Prose	1 vol.

3

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XIXE SIÈCLE

Poésie

Publiée sous la direction
de GAUTHIER-FERRIÈRES
Lauréat de l'Académie française
Mort pour la France

TOME I (1800-1850)
22 portraits dont 4 hors texte
23 autographes

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

LIBRARY
SEP 14 1961
UNIVERSITY OF TORONTO
768302
P.Q
1181
G38
t. 1
cop. 2

AVERTISSEMENT

Le lecteur ne trouvera pas seulement ici les plus beaux poèmes de la langue française, il les y trouvera encore à leur date de publication, dans un ordre qui fera de cette Anthologie un véritable tableau chronologique de la poésie au XIXe siècle.

En effet, chaque poète ne groupera pas une fois pour toutes sous son nom et dans un classement arbitraire les morceaux qui le représentent ; mais, reparaissant dans le cours de cet ouvrage chaque fois qu'il se signala à l'attention de ses contemporains par quelque œuvre nouvelle, dont le titre et la date sont indiqués, on aura ainsi une idée plus exacte du développement de son génie et des influences littéraires, et même politiques, qu'il a pu exercer ou subir.

Prenons par exemple Victor Hugo. « Écho sonore mis au centre de tout », nous le voyons se révéler en 1822, *deux ans après les* MÉDITATIONS *de son émule Lamartine, puis grandir et se développer à travers toutes les passions du siècle qu'il a rempli. En* 1828 *paraissent les* ORIENTALES ; *en* 1831, *au lendemain des journées de Juillet, ce sont les* FEUILLES D'AUTOMNE, *etc., jusqu'à sa mort, — et même après, puisque la* FIN DE SATAN *parut seulement en l'année* 1886.

Il en est de même pour chaque poète, selon son importance, sa durée et sa fécondité, et une table générale, réunissant à la fin de ce recueil les morceaux ainsi dispersés, permettra au lecteur de retrouver sans peine toutes les pièces qui représentent un écrivain.

G.-F.

LA POÉSIE AU XIXe SIÈCLE
1800-1850

1805 *CHATEAUBRIAND*[1]

Le Montagnard émigré.

COMBIEN j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

(1) CHATEAUBRIAND (François-René, vicomte DE), né à Saint-Malo en 1768, mort à Paris en 1848. Chateaubriand avait débuté par la poésie. On a de lui des élégies et des poèmes dans le goût de l'époque, et même une tragédie, à peu près illisible : *Moïse*. Il a cependant rencontré cette heureuse et charmante inspiration, qui mérite de rester par son tour naïf et populaire. C'est dans un voyage au Mont-Dore, en 1805, qu'il entendit et nota cet air des montagnes. Il se l'appropria, et le rendit mélancolique de joyeux qu'il était. « Je n'ai eu dans tout cela, disait-il, d'autre mérite que de mettre en tête de l'air, une fois noté, « adagio » à la place de « allegretto » ; et, ralentissant la mesure au gré de la mélancolie, l'hilarité du pâtre s'est changée en complainte de l'exil. Les paroles, alors, me sont venues d'elles-mêmes. » Cette romance fut populaire dès 1805 sous le titre

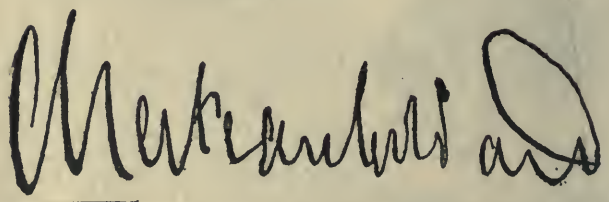
Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie?...
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !



du *Montagnard émigré;* Chateaubriand l'inséra plus tard dans les *Aventures du dernier des Abencérages*, où elle servit à exhaler les regrets du chevalier Lautrec, un des héros du livre.

La Promenade.

ROULE avec majesté tes ondes fugitives,
Seine ; j'aime à rêver sur tes paisibles rives,
En fuyant comme toi la reine des cités.
Ah ! lorsque la nature, à mes yeux attristés,
Le front orné de fleurs, brille en vain renaissante ;
Lorsque du renouveau l'haleine caressante
Rafraîchit l'univers, de jeunesse paré,
Sans ranimer mon front pâle et décoloré ;
Du moins auprès de toi que je retrouve encore
Ce calme inspirateur que le poète implore,
Et la mélancolie errante aux bords des eaux.
Jadis, il m'en souvient, du fond de leurs roseaux,
Tes nymphes répétaient le chant plaintif et tendre
Qu'aux échos de Passy ma voix faisait entendre.
Jours heureux ! temps lointain, mais jamais oublié,
Où les arts consolants, et la tendre amitié,
Et tout ce dont le charme intéresse à la vie
Égayaient mes destins, ignorés de l'envie !

Le soleil affaibli vient dorer ces vallons ;
Je vois Auteuil sourire à ses derniers rayons.
Oh ! que de fois j'errai dans tes belles retraites,
Auteuil ! lieu favori ! lieu saint pour les poètes !

(1) CHÉNIER (Marie-Joseph), frère puîné d'A. Chénier, né en 1764 à Constantinople, mort à Paris en 1811. Officier, il quitta le service pour la poésie. Mêlé au mouvement révolutionnaire, il refusa de se rallier au régime impérial et mourut dans la retraite. Il était surtout connu comme poète tragique; citons : *Charles IX*, *Henri VIII*, *Calas*, et surtout *Tibère*. Auteur du *Chant du départ*, il ne se recommande plus guère à nous que par ses *Épîtres*, dont l'une, *sur la Calomnie*, proteste énergiquement contre l'accusation de trahison envers son frère, et aussi par ses *Élégies*, dont nous donnons la plus célèbre. Elle montre son courage et sa liberté d'esprit ; et certains vers sur la nature, particulièrement ceux de la fin, sont d'une ampleur et d'un accent qui semblent déjà annoncer Lamartine.

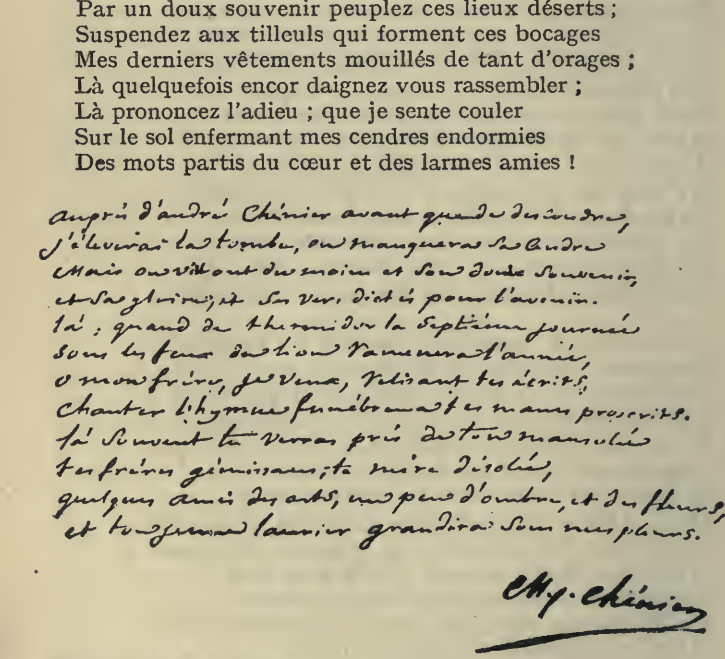
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux !
C'est là qu'au milieu d'eux l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle.
Là, Molière, esquissant ses comiques portraits,
De Chrysale et d'Arnolphe a dessiné les traits.
Dans la forêt ombreuse ou le long des prairies
La Fontaine égarait ses douces rêveries.
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,
Peignait de Phèdre en pleurs le tragique délire.
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre
Ont mouillé le rivage, et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés !

Saint-Cloud ! je t'aperçois ! J'ai vu loin de tes rives
S'enfuir sous les rameaux tes naïades craintives :
J'imite leur exemple et je fuis devant toi.
L'air de la servitude est trop pesant pour moi.
A mes yeux éblouis vainement tu présentes
De tes bois toujours verts les masses imposantes,
Tes jardins prolongés qui bordent ces coteaux
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux :
Désormais je n'y vois que la toge avilie
Sous la main du soldat qu'admira l'Italie.
Des champêtres plaisirs tu n'es plus le séjour.
Ah ! de la liberté tu vis le dernier jour !
Dix ans d'efforts pour elle ont produit l'esclavage !
Un Corse a des Français dévoré l'héritage !
Elite des héros au combat moissonnés,
Martyrs avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance !
Tant de sang, tant de pleurs ont inondé la France !
De ces pleurs, de ce sang un homme est héritier ;
Aujourd'hui dans un homme un peuple est tout entier.
Tel est le fruit amer des discordes civiles !
Mais les fers ont-ils pu trouver des mains serviles !
Les Français de leurs droits ne sont-ils plus jaloûx?
Cet homme a-t-il pensé que, vainqueur avec tous,
Il pourrait, malgré tous, envahir la puissance?
Déserteur de l'Égypte, a-t-il conquis la France? —
Jeune imprudent ! arrête : où donc est l'ennemi?...

Si dans l'art des tyrans tu n'es plus affermi...
Vains cris ! plus de Sénat ! la République expire.
Sous un nouveau Cromwell naît un nouvel empire.
Hélas ! le malheureux, sur ce bord enchanté,
Ensevelit la gloire avec la liberté !
Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes.
Au forum, au Sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantais ses exploits,
Quand ses lauriers soumis se courbaient sous les lois,
Quand, simple citoyen, soldat d'un peuple libre,
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelques tyrans pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers,
Ou quand son noble exil aux sables de Syrie
Des palmes du Liban couronnait sa patrie.
Mais, lorsqu'en fugitif regagnant nos foyers
Il vint contre l'empire échanger ses lauriers,
Je n'ai point caressé sa brillante infamie.
Ma voix des oppresseurs fut toujours ennemie ;
Et tandis qu'il voyait des flots d'adorateurs
Lui vendre avec l'État leurs vers adulateurs,
Le tyran dans sa cour remarqua mon absence,
Car je chante la gloire, et non pas la puissance.

Le troupeau se rassemble à la voix des bergers :
J'entends frémir du soir les insectes légers ;
Des nocturnes zéphyrs je sens la douce haleine ;
Le soleil de ses feux ne rougit plus la plaine,
Et cet astre plus doux qui luit au haut des cieux
Argente mollement les flots silencieux.
Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit : « Viens : tes amis ne sont plus sur la terre ;
Viens : tu veux rester libre et le peuple est vaincu. »
Il est vrai : jeune encor, j'ai déjà trop vécu.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées ;
A mon esprit déçu, facile à prévenir,
Des mensonges riants coloraient l'avenir.
Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie !
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie,
Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.

Les travaux, les chagrins ont doublé mes années,
Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre.
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre ;
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau
Éclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique,
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique
Vous, amis des humains, et des champs et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts ;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtements mouillés de tant d'orages ;
Là quelquefois encor daignez vous rassembler ;
Là prononcez l'adieu ; que je sente couler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies !


Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe, où manqueront ses cendres
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
sous les fers des tyrans ramènera l'année,
o mon frère, je viens, relisant tes écrits,
chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là souvent tu verras près de ton mausolée
ta frère gémissant, ta mère désolée,
quelques amis des arts, un peu d'ombre, et des fleurs;
et ton jeune lauvier grandira sous mes pleurs.

M.J. Chénier

FRAGMENT DU « DISCOURS SUR LA CALOMNIE ». — (Les quatre premiers vers sont gravés sur le tombeau de M.-J. Chénier, au cimetière du Père-Lachaise, à Paris.)

La Chute des feuilles.

DE la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime ! adieu,... je succombe ;
Ton deuil m'avertit de mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure !
Tu m'as dit : — Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès se balance,
Déjà sur ta tête en silence
Il incline ses longs rameaux :
Ta jeunesse sera flétrie,
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre des coteaux. —
Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans.

(1) MILLEVOYE (Charles-Hubert), né à Abbeville en 1782, mort à Paris en 1816. Auteur d'élégies passables et de poèmes héroïques sans valeur. Il fut célèbre et choyé à son époque, et mourut prématurément des suites d'une vie facile et déréglée. On célébra longtemps sa sensibilité; nous ne la trouvons plus guère aujourd'hui que dans *la Chute des feuilles* et *le Poète mourant*, qui expriment heureusement un état d'âme fort à la mode sous la Restauration : la tristesse du poitrinaire.

Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère,
Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée ! »
Il dit, s'éloigne... et sans retour !...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée,
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Le Poète mourant.

LE poète chantait, de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants ;
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

« Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.
Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort !
Volupté des amours ! cet arbre est ton image,
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage ;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

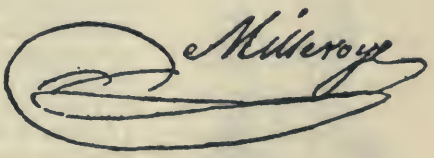
« Brise-toi, lyre tant aimée !
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil,
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.

« Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis ! ô vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.

« Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes ! vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes ! venez, mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poète chantait, quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.



La Feuille.

— DE ta tige détachée
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.

je vais où le vent me mène.
sans résister, sans crier,
je vais où va toute chose;
où va la feuille de rose
et la feuille de laurier

pr 1816. Arnault

(1) ARNAULT (Antoine-Vincent), poète tragique et littérateur, né à Paris en 1766, mort en 1834 à Coderville. Exilé en 1816 par les Bourbons, rayé de l'Académie, où il avait été reçu en 1799, il fut rappelé en 1819, et en 1829 rentra, par une nouvelle élection, à l'Académie, dont il mourut secrétaire perpétuel. On a de lui des tragédies : *Marius à Minturnes*, *Lucrèce*, *les Vénitiens*, *Germanicus*, *Scipion*, etc. On a aussi un recueil de *Fables* ; mais on ne se souvient aujourd'hui que de *la Feuille*, qu'il composa en 1816, — au moment de son départ pour l'exil.

LES MESSÉNIENNES.

Aux ruines de la Grèce païenne.

O SOMMETS de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athènes, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur !
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
Un vieux pâtre de Thessalie :

« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
Berger ; quelle déesse habite ces fontaines?
Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
Entr'ouvrir l'écorce des chênes?

(1) DELAVIGNE (Casimir), né au Havre en 1793, mort à Lyon en 1843. La publication des premières *Messéniennes* (1815) le fit saluer poète national, et il fut, avec Béranger, l'homme le plus célèbre et le plus honoré de son temps. Mais ces poèmes ont beaucoup vieilli, moins par leur sujet que par la forme surannée dans laquelle ils le traduisent. C'est surtout comme poète dramatique que Casimir Delavigne compte aujourd'hui. On lui doit principalement : *les Vêpres siciliennes* (1818) ; *le Paria* (1821) ; *l'Ecole des vieillards* (1823) ; *Marino Faliero* (1829) ; *Louis XI* (1832) ; *les Enfants d'Édouard* (1833) ; pièces vraiment ingénieuses, pleines de scènes vigoureuses et hardies, mais qui furent éclipsées par le grand mouvement romantique. Comme poète lyrique, Casimir Delavigne ne nous offre plus guère que ses *Poésies posthumes*. Débarrassées de la rhétorique de leur temps, elles contiennent parfois, principalement sur l'Italie, des strophes d'une tournure et d'une liberté charmantes.

Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux?
Ce gazon que rougit le sang d'un sacrifice,
Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux?
Est-ce le tombeau d'Eurydice? »
Mais le pâtre répond par ses gémissements :
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères ;
Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
Égorgés par les Musulmans.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

« Quelle cité jadis a couvert ces collines?
— Sparte, » répond mon guide... Eh quoi ! ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers !
Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
Insulte aux grandes ombres
Des enfants d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres?
Mânes des trois cents, est-ce vous?...

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil par la mort habité?
Est-ce pour faire outrage à ta captivité
Que ces nobles fleurs sont écloses?
Non, ta gloire n'est plus ; non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant
Secouer la poudre olympique.

C'en est fait ; et ces jours, que sont-ils devenus,
Où le cygne argenté, tout fier de sa parure,
Des vierges dans ses jeux caressait les pieds nus,
Où tes roseaux divins rendaient un doux murmure,
Où, réchauffant Léda pâle de volupté,
Froide et tremblante encore au sortir de tes ondes,
Dans le sein qu'il couvrait de ses ailes fécondes,
Un dieu versait la vie et l'immortalité?

C'en est fait ; et le cygne, exilé d'une terre
Où l'on enchaîne la beauté,
Devant l'éclat du cimeterre
A fui comme la Liberté.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

Ils sont sur tes débris ! Aux armes ! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure !
Voici la Liberté : tu renais à son nom ;
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
Ce qui reste du Parthénon.

Des champs de Sunium, des bois du Cythéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune !
Vous, relevez les murs ; vous, préparez les dards !
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars :
Là fut l'autel de la Fortune.
Autour de ce rocher, rassemblez-vous, vieillards :
Ce rocher portait la tribune ;
Sa base, encor debout, parle encor aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes.
Prêtez l'oreille,... il a retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.
Guerre, guerre aux tyrans ! Nochers, fendez les flots,
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand ;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans ! Soldats ! le voilà, ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage !
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage :
Pour revenir vainqueur par là sortit Cimon ;
C'est là que de son père on suspendit l'image !
Partez, marchez, courez ; vous courez au carnage :
C'est le chemin de Marathon !

O sommets de Taygète, ô débris du Pirée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux !

Combien nos jours rapidement,
ami, me coutent de tourments,
au fond de ce triste demeure !
Les jours n'ont ni soir ni matin,
et l'aiguille y tourne sans fin,
sans fin, sur un cadran sans heure.

Hélas ! hélas !
Vers vous, ami, tendent les bras,
j'attends en vain dans ce demeure.
Hélas ! hélas !
J'attends, et vous ne prier pas !

Casimir Delavigne

EXTRAIT DE « L'AME DU PURGATOIRE », BALLADE. — (Collection M. Piat.)

CONTES

Le Meunier de Sans-Souci.

L'HOMME est dans ses écarts un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir ;
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal enfermé sous le verre.
L'homme est bien variable ! et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore :
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore ;
Il est de ce héros, de Frédéric Second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.

Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,

(1) ANDRIEUX (François-Guillaume-Jean-Stanislas), né à Strasbourg en 1759, mort à Paris en 1833. Membre du tribunal de cassation, il fit partie du conseil des Cinq-Cents en 1798, et, après le 18 Brumaire, devint membre, puis président du tribunal. Ses opinions l'en firent écarter en 1802. Il se consacra alors entièrement à la littérature, et fut professeur de belles-lettres au Collège de France et à l'École polytechnique. Entré à l'Institut en 1797, il devint secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1829. Il est l'auteur de comédies tout à fait oubliées aujourd'hui : *le Trésor, Molière avec ses amis ou la Soirée d'Auteuil, le Vieux Fat, la Comédienne*. Son esprit, son naturel et son ingéniosité se trouvent surtout dans ses *Contes*, dont l'un, *le Meunier de Sans-Souci*, est resté populaire.

Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec Dargens, Voltaire et La Mettrie.
Sur le riant coteau par le prince choisi
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci !... Ce doux nom, d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre,
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

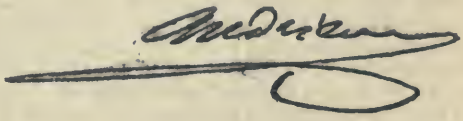
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et, d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin : que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon,... mon moulin est à moi...
Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile.

Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire ; je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Potsdam à moi. Je suis tranchant peut-être,
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté !
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que sans payer je le pourrais bien prendre?
Je suis le maître. — Vous !... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »

Le monarque, à ce mot, revient de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier ;
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vrai renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.



L'Aveugle.

« DIEU dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute !
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.

(1) CHÉNIER (André-Marie DE), né en 1762 à Constantinople, décapité à Paris en 1794. Amené en France à l'âge de deux ans, il fit ses études au collège de Navarre, et, après avoir passé quelques mois à Strasbourg comme sous-lieutenant, fut attaché d'ambassade en Angleterre, où il resta trois ans. La Révolution le trouva fort partisan des idées nouvelles, mais le régime de la Terreur lui répugna, et, après l'avoir flétri dans de vigoureux articles politiques et dans des vers superbes, il alla périr sur l'échafaud, le 7 thermidor, deux jours avant Robespierre, dont la chute l'eût sauvé.

Quand André Chénier mourut, son œuvre était absolument inédite, moins deux pièces publiées dans les feuilles du temps : *le Serment du jeu de paume* et *la Jeune Captive*, et elle devait dormir encore vingt-cinq ans, jusqu'en 1819, époque à laquelle Henri de Latouche la publia. Cette publication était d'ailleurs fort incomplète ; non content de tronquer certaines pièces, l'éditeur n'en respectait pas toujours le texte. Ce fut néanmoins une révélation. En effet, si Chénier appartient tout entier au dix-huitième siècle, d'abord par le fond même de son esprit, qui est celui de l'*Encyclopédie*, ensuite par son goût pseudo-classique, qui le place parfois à côté de Delille et des poètes didactiques, ses contemporains, il n'en a pas moins eu, par ses idylles et ses pastorales, une très vive influence sur le mouvement de 1820. Il débarrassa la poésie de la plate et froide rhétorique où elle s'abîmait, en la ramenant à la grande tradition de la Renaissance, qui puisait aux sources mêmes de la nature. De sorte qu'après avoir été appelé le dernier des classiques, il peut passer bien plus justement pour le premier des romantiques ; et c'est à ce titre qu'il trouve place ici, à côté de Vigny, qui l'imite, et d'Auguste Barbier, qui lui emprunte jusqu'au titre des *Iambes*.

Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
Ils l'écoutaient de loin et, s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger !
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !)
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les Destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures :
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux,
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine est tendre,
Vos discours sont prudents, plus qu'on eût dû l'attendre :
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez pas à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez! est-ce le front d'un habitant des cieux?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
Si vous en savez un, pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix :
Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide,
Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée! »
Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,

Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter ;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois ;
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
Comment, et d'où viens-tu ? Car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais, pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants ! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,

Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai ; tout est devenu pire?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.
« Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
« Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,
« Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux... »
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli;
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli!

— Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siège aux clous d'argent te place à nos festins ;
Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si dans le chemin, rhapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous?
— Syros est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière !
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète, et les cent villes,
Et du fleuve Ægyptus les rivages fertiles;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : « Souverain Jupiter,
Soleil qui vois, entends, connais tout, et toi, mer,
Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
Salut ! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
Muses ! Vous savez tout, vous, déesses; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

Il poursuit; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages;
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide;
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer;
Car, en de longs détours de chansons vagabondes,
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter.
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles;
D'abord le roi divin, et l'Olympe, et les cieux,
Et le monde, ébranlé d'un signe de ses yeux,
Et les dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,

Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers,
Et les héros armés, brillant dans les campagnes
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes,
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros ;
De là portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles ;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives ;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes.
Et la flûte et la lyre, et les notes dansantes ;
Puis déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers dans les gouffres amers ;
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à ses cris s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient les vaisseaux.
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle,
Et la foule des morts, vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.
Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissements vous agitèrent tous,
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine
Autant que d'Arachné les pièges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus !
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine ;
Et quand il répétait en accents de douleurs
De la triste Aédon l'imprudence et les pleurs,
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire.
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux,

Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage ;
Du paisible lotos il mêlait le breuvage :
Les mortels oubliaient, par ce philtre charmés,
Et la douce patrie et les parents aimés.
Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
Quand Thésée au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfants de la Nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
« Attends ; il faut ici que mon affront s'expie,
Traître ! » Mais avant lui, sur le centaure impie
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie ; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.
Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup sous l'airain d'un vase antique, immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.
Hercule et la massue entassent en trophée
Clanis, Démoléon, Lycothas, et Riphée
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héréditaire éclat des nuages dorés.
Mais d'un double combat Eurynome est avide,
Car ses pieds, agités en un cercle rapide,
Battent à coups pressés l'armure de Nestor ;
Le quadrupède Hélops fuit ; l'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint ; Eurynome l'arrête ;
D'un érable noueux il va fendre sa tête,
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
Sur sa croupe indomptée avec un cri terrible
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,

L'entraîne, et quand sa bouche, ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
Et le bois porte au loin les hurlements de femme,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure et les cris...

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus, à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige aux sommets des collines.
Et, partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, des rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île !
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux !
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand Homère. »

La Jeune Tarentine.

PLEUREZ, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Téthys, doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe ; étonnée, et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage et, dans ce monument,
L'ont au cap du Zéphyr, déposé mollement ;
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée ;
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux. »

La Flûte.

TOUJOURS ce souvenir m'attendrit et me touche,
Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,
Riant, et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
M'appelant son rival et déjà son vainqueur,
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
A souffler une haleine harmonieuse et pure :
Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,
Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
A fermer tout à tour les trous du buis sonore.

Versailles.

O VERSAILLES, ô bois, ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Élysée embelli,
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
Dès que chez toi je vois sourire
Mes pénates secrets, couronnés de rameaux,
D'où souvent les monts et les plaines
Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
Tout a fui ; des grandeurs tu n'es plus le séjour :
Mais le sommeil, la solitude,
Dieux jadis inconnus, et les arts, et l'étude,
Composent aujourd'hui ta cour.

Ah ! malheureux ! à ma jeunesse
Une oisive et morne paresse
Ne laisse plus goûter les studieux loisirs.
Mon âme, d'ennuis consumée,
S'endort dans les langueurs. Louange et renommée
N'inquiètent plus mes désirs.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,
Une paix taciturne et sombre,
Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours,
Et nourris, s'il faut que je vive,
De mon pâle flambeau la clarté fugitive,
Aux douces chimères d'amours.

L'âme n'est point encor flétrie,
La vie encor n'est point tarie
Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix.
Qui cherche les pas d'une belle,
Qui peut ou s'égayer ou gémir auprès d'elle,
De ses jours peut porter le poids.

J'aime ; je vis ! Heureux rivage !
Tu conserves sa noble image,
Son nom qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,
Quand, l'âme doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,
Et l'instant où je dois la voir.

Pour elle seule encore abonde
Cette source, jadis féconde,
Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux.
Sur mes lèvres tes bosquets sombres
Forment pour elle encor ces poétiques nombres.
Langage d'amour et des dieux.

Ah ! témoin des succès du crime,
Si l'homme juste et magnanime
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,
Versailles, tes routes fleuries,
Ton silence fertile en belles rêveries,
N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
Tes sommets verts, tes frais asiles,
Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil.
J'y vois errer l'ombre livide
D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
Précipite dans le cercueil.

La Jeune Captive.

« L'ÉPI naissant mûrit, de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi, je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance ;
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et, comme le soleil, de saison en saison
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

« O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux point mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

DERNIERS VERS

Iambes[1].

COMME un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres,
Où seul, dans la foule à grands pas
J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
Du juste trop faibles soutiens,
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime
Et, chargeant mes bras de liens,
Me traîner, amassant en foule à mon passage
Mes tristes compagnons reclus,

(1) Quand Henri de Latouche publia en 1819 les poésies d'André Chénier, il osa mutiler cette admirable pièce, préférant sacrifier de beaux vers à un effet mélodramatique dont la destinée tragique d'André Chénier n'avait cependant nul besoin. Il supposait en effet que le poète, composant ces *Iambes* à la Conciergerie, pendant l'appel des condamnés, avait été arrêté par l'appel de son nom, et il terminait brusquement la pièce par ce vers ainsi modifié :

Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

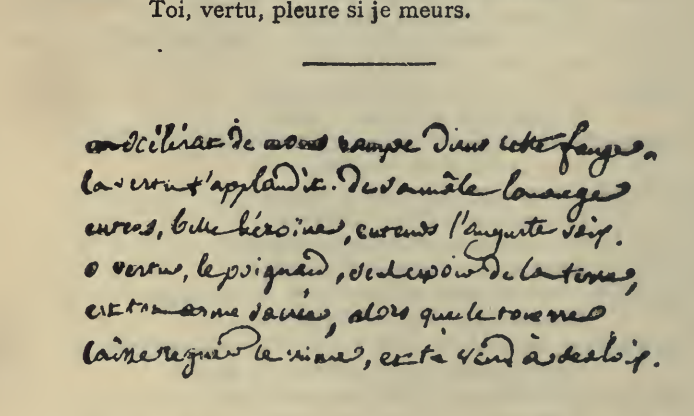
Il reprenait ensuite une nouvelle pièce au vingt-cinquième vers, qui commençait ainsi :

Que promet l'avenir? Quelle franchise auguste...

Cette pièce ne parut complète pour la première fois que dans l'édition de Gabriel de Chénier ; nous la donnons telle qu'elle fut écrite.

Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
Mais qui ne me connaissent plus.
Eh bien ! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,
De mâle constance et d'honneur,
Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,
Pour lui quelle ombre de bonheur,
Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
Quels pleurs d'une noble pitié,
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
Quels beaux échanges d'amitié
Font digne de regrets l'habitacle des hommes?
La peur blême et louche est leur dieu,
La bassesse, la fièvre... Ah ! lâches que nous sommes !
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu,
Vienne, vienne la mort ! que la mort me délivre !...
Ainsi donc, mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux ! — Non, non, puissé-je vivre,
Ma vie importe à la vertu.
Car l'honnête homme, enfin, victime de l'outrage,
Dans les cachots, près du cercueil,
Relève plus altiers son front et son langage,
Brillant d'un généreux orgueil.
S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains,
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, vérité, si ma main, si ma bouche,
Si mes pensers les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche ;
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce ou, plus atroce injure,
L'encens de hideux scélérats
Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure,
Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Égorgée !... O mon cher trésor,
O ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !
Par vous seuls je respire encor,

Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscite un flambeau mourant.
Je souffre : mais je vis. Par vous, loin de mes peines,
D'espérance un vaste torrent
Me transporte. Sans vous, comme un poisson livide,
L'invisible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Les succès, le sceptre d'airain,
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi !
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés !
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire !
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers !
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice!
Allons, étouffe tes clameurs ;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure si je meurs.



FRAGMENT DE L' « ODE A CHARLOTTE CORDAY ».

PREMIÈRES MÉDITATIONS

Le Lac.

AINSI, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac, l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

(1) LAMARTINE (Louis-Alphonse Prat DE), né à Mâcon en 1790, mort à Paris en 1869. Sa première éducation se fit au château de Milly, sous la surveillance de sa mère. Ayant achevé ses études chez les jésuites de Belley, il voyagea longuement en Italie, et, après un service passager aux gardes du corps (1814), mena pendant quelques années cette existence éparse et décousue, pleine d'inaction, de découragement et d'amertume, dont devaient sortir en 1820 les *Premières Méditations*, qui le placèrent du premier coup en pleine gloire. La diplomatie le conduisit ensuite à Naples, à Florence. C'est là qu'il écrit les *Nouvelles Méditations*, *la Mort de Socrate*, *le Dernier Pèlerinage de Childe Harold*. Les *Harmonies poétiques et religieuses* (1829) le font entrer, l'année suivante, à l'Académie française. Après un fastueux voyage en Orient, il est élu député (1836) ; il venait d'écrire *Jocelyn*, suivi de la *Chute d'un ange* (1838), des *Recueillements* (1839). Après l'histoire des *Girondins* (1846), il se mit à la tête du mouvement révolutionnaire, et, à l'établissement de la République de 1848, devint membre du gouvernement provisoire et ministre des affaires étrangères. Le 25 février, il prononça contre le drapeau rouge un discours resté célèbre. Les journées de Juin achevèrent sa chute. Dès lors commença une vie triste de labeur sans trêve, dont Lamartine ne fut délivré, par la mort, que vingt ans plus tard (1869).

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux !

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente ! » et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! De l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule et nous passons ! »

Lamartine a vraiment révélé à la France une poésie nouvelle, qui était l'expression toute spontanée de ses sentiments intimes. Le lyrisme y coule à pleins bords, et déborde même hors des limites qui répugnaient à son génie. Il n'est pas, comme Hugo, un artiste ordonné et précis qui pèse et connaît la valeur de chaque mot, mais un magnifique et nonchalant improvisateur. De toutes choses il ne voit que les grandes lignes ; encore son génie les baigne-t-il dans un lointain vaporeux où les images passent, pures, fluides, presque immatérielles. On lui a pour cette raison reproché de la mollesse de facture ; mais cela est bien exagéré, autant que cette attitude qu'on lui a faite de cygne gémissant. Il y a chez Lamartine un homme d'action dont le poète se souvient bien souvent, et la vigueur de son vers est alors d'autant plus grande qu'elle n'emprunte jamais rien aux expressions indignes de sa noblesse et de son génie.

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi ! passés pour jamais? Quoi ! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

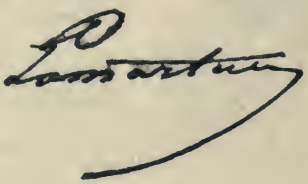
Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé ! »



Hachette et Cie, éditeurs.

CHANSONS

Mon habit.

SOIS-MOI fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis,
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence qui m'honore
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

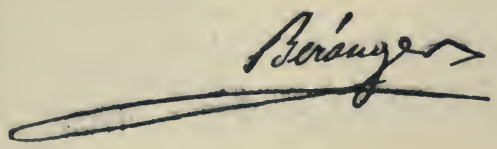
(1) BÉRANGER (Pierre-Jean DE), né et mort à Paris (1780-1857). Typographe à treize ans, il eut une jeunesse difficile et fut, de 1819 à 1821, expéditionnaire au ministère de l'instruction publique. C'est en 1815 qu'il débuta, par un recueil où se trouvait *le Roi d'Yvetot*. Destitué de sa place pour ses chansons politiques contre la Restauration, condamné plusieurs fois à la prison et à l'amende, avec le produit de ses œuvres il vécut modestement et dignement, au milieu d'une immense popularité, n'ayant jamais voulu rien être,... pas même académicien.

Enfant du peuple, dont il a les goûts et l'instinct, Béranger est bien moins le chantre facile de Lisette et de la bonne chère que le fidèle interprète de toutes les passions de son temps. Patriote, il flagelle les Bourbons, et exalte la gloire napoléonienne au profit du libéralisme. Sans

A ton revers j'admire une reprise :
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu, nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.



---

doute son époque le mit bien trop haut en l'appelant l'*Horace français*. Son style est parfois vulgaire, plein d'impropriétés, et tout entaché d'épithètes pseudo-classiques. Mais l'émotion élève et épure sa phrase, et lui permet d'atteindre parfois jusqu'à l'ode ; et c'est alors qu'il est vraiment dans la tradition française, par la précision de son vers et la clarté de son esprit.

ODES ET BALLADES

La Grand'Mère.

— « DORS-TU?... Réveille-toi, mère de notre mère !
D'ordinaire en dormant ta bouche remuait ;
Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.
Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre ;
Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

(1) HUGO (Victor), né à Besançon en 1802, mort à Paris en 1885. Fils d'un général créé comte par Napoléon, il suivit tout enfant son père de garnison en garnison, notamment en Espagne et en Italie, puis revint avec sa mère aux Feuillantines. Dès 1817 il s'était fait remarquer à l'Académie par son épître sur *les Avantages de l'étude*, qui fut jugée digne du prix, et Chateaubriand l'avait appelé « enfant sublime ». Son premier volume d'*Odes* ayant paru, suivi de romans tels que *Han d'Islande* (1823) et *Bug Jargal* (1826), il prit la tête du mouvement romantique avec *Cromwell* (1827), drame injouable dont la Préface développait la poétique de la nouvelle école. Mais c'est sur la scène qu'il avait résolu de livrer la bataille décisive. *Marion de Lorme* ayant été interdite par la censure (1829), Victor Hugo composa en quelques semaines *Hernani*, drame qui fut représenté au Théâtre-Français le 25 février 1830. Dès lors il fut salué chef incontesté du romantisme, et chacun de ses poèmes, de ses romans, de ses drames fut un événement, un champ de bataille où il ne recula jamais, même vaincu, comme après la chute aussi éclatante qu'imméritée des *Burgraves*, qui marquent la fin de sa carrière dramatique (1843). La tribune s'offrait maintenant à Victor Hugo, qui avait été élu membre de l'Académie française en 1841. En 1845 Louis-Philippe le créait pair de France. Les années suivantes il siégeait, d'abord à la Constituante, ensuite à la Législative, où il devint, dès 1848, le chef et l'orateur de la gauche démocratique. En 1851 il combattit avec la dernière violence la réélection de Louis Bonaparte, et, quand sonna l'heure du coup d'État, il fut placé en tête de la liste de proscription. Il gagna la Belgique, puis Jersey, écrivant *Napoléon le Petit*, pamphlet (1852), et *les Châtiments* (1853) ; puis il retrouva le calme avec *les Contemplations* (1856), et se montra plus puissant et plus grand que jamais avec *la Légende des siècles* (1859), suite d'épopées sans égales dans la poésie française. Il est d'ailleurs inutile d'énumérer ici son œuvre, dont nous trouverons à leur date de publication les plus beaux ou les plus célèbres morceaux. Mort plein de gloire et d'années, c'est dans une véritable apothéose que sa dépouille fut conduite au Panthéon. Pendant soixante ans il n'a cessé de jeter dans la circulation mille chefs-d'œuvre

VICTOR HUGO (1829)

LITHOGRAPHIE DE DEVERIA

« Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume?
Quel mal avons-nous fait, pour ne plus nous chérir?
Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume ;
Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir !

« Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte.
Alors que diras-tu quand tu t'éveilleras?
Tes enfants à leur tour seront sourds à ta plainte.
Pour nous rendre la vie, en invoquant ta sainte,
Il faudrait bien longtemps nous serrer dans tes bras.

« Donne-nous donc tes mains dans nos mains réchauffées.
Chante-nous quelque chant de pauvre troubadour.
Dis-nous ces chevaliers qui, servis par les fées,
Pour bouquets à leur dame apportaient des trophées,
Et dont le cri de guerre était un nom d'amour.

« Dis-nous quel divin signe est funeste aux fantômes ;
Quel ermite dans l'air vit Lucifer volant ;
Quel rubis étincelle au front du roi des gnômes ;
Et si le noir démon craint plus dans ses royaumes
Les psaumes de Turpin que le fer de Roland.

---

incomparables ; sa fécondité a même dépassé la tombe, — et c'est seulement à son centenaire, en 1912, qu'ont paru ses derniers vers.

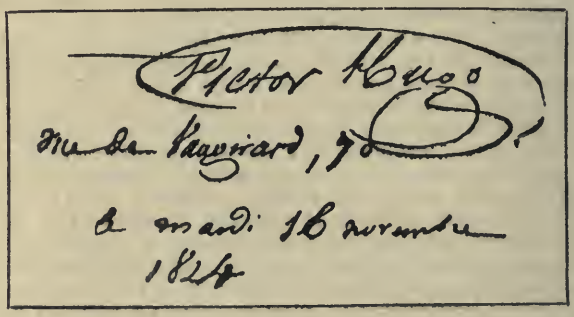
Victor Hugo, qui s'est lui-même défini « un écho sonore mis au centre de tout », représente en effet toutes les nobles passions, toutes les généreuses colères et toutes les hautes aspirations du siècle qu'il a rempli. S'il ne joua pas en politique un rôle prépondérant, il y célébra du moins les plus belles idées de justice et d'humanité. Quant à la poésie contemporaine, il l'a créée tout entière par son seul génie, aussi puissant que divers. Nul n'est plus artiste que lui. Le rythme, le ton, la langue, tout lui obéit. Non moins apte à peindre le monde invisible que le monde visible, il a reculé à l'infini les bornes de l'expression poétique. La sensibilité, l'émotion ne lui font pas pour cela défaut ; mais elles sont mâles, profondes, et jamais déprimantes. Tous les genres poétiques sont renouvelés et représentés incomparablement par lui. Il est épique, dramatique, élégiaque, satirique, ému, tendre, gracieux, quand il veut et comme il lui plaît, allant avec autant de facilité et d'aisance des *Feuilles d'automne* aux *Contemplations* et aux *Châtiments*, que de la *Légende des siècles* aux *Chansons des rues et des bois* et à l'*Art d'être grand-père*. On peut dire sans conteste que rien ne l'égale et qu'il est la plus grande date poétique française depuis la Pléiade de Ronsard.

« Ou montre-nous ta Bible, et les belles images,
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
L'enfant Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages;
Fais-nous lire du doigt, dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

« Mère !... Hélas ! par degrés s'affaisse la lumière,
L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer,
Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière...
Oh ! sors de ton sommeil, interromps ta prière ;
Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer?

« Dieu ! que tes bras sont froids ! Rouvre les yeux... Naguère
Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas,
Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère,
Tu parlais de la mort;... dis-nous, ô notre mère,
Qu'est-ce donc que la mort? Tu ne nous réponds pas! »

Leur gémissante voix se plaignit longtemps seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups ;
Et, le soir, un passant, par la porte entr'ouverte,
Vit devant le saint livre et la couche déserte
Les deux petits enfants qui priaient à genoux.



CARTE DE VISITE
DE VICTOR HUGO.

(Voir page 39.

NOUVELLES MÉDITATIONS

Le Crucifix.

TOI que j'ai recueilli sur sa bouche expirante,
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains, tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la lèvre dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée ;
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance :
Emportez-les, mon fils. »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi !

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami ;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds ! Que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas, comme nous, tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix !

Hachette et Cie, éditeurs.

(Voir page 42.)

CHANSONS

Les Souvenirs du peuple.

ON parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps ;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
« Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui. »

« — Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : « Bonjour, ma chère !
« Bonjour, ma chère ! »
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé ! »

« L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : « Quel beau temps !
« Le ciel toujours le protège. »

Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous ! »

« Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant : « Oh ! quelle guerre !
« Oh ! quelle guerre ! »
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là ! »

« — J'ai faim, » dit-il ; — et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : « Bonne espérance !
« Je cours de tous ses malheurs
« Sous Paris venger la France. »
Il part ; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor ! »

« — Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru :
On disait : « Il va paraître.
« Par mer il est accouru ;
« L'étranger va voir son maître. »

Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira. »

Les Clefs du Paradis,
chanson qui n'a pas le sens commun, adressée
à ceux qui en ont.
Air : à coups de pied à coups d'poing.

St. Pierre perdit l'autre jour
les clefs du céleste séjour.
(L'histoire est vraiment singulière.)
C'est Margot qui passant par là
dans son gousset les lui vola.
« Je vais, Margot,
« passer pour un ingaud :
« rendez moi mes clefs, disait St. Pierre

AUTOGRAPHE DE BÉRANGER.
— (Collection M. Piat.)

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

Moïse.

LE soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent,
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;

(1) VIGNY (Alfred-Victor, comte DE), né à Loches en 1797, mort à Paris en 1863. D'abord sous-lieutenant de gendarmes rouges (1814), puis capitaine de la garde royale (1823), il donna sa démission en 1828. Dès 1815 il avait commencé à écrire des vers ; en 1822 parut son premier recueil, augmenté en 1826 d'un certain nombre de pièces. Il aborda ensuite le roman avec *Cinq-Mars* (1826), suivi de *Stello* (1832) et de *Servitude et Grandeur militaires* (1835), puis le théâtre avec *la Maréchale d'Ancre* (1831) et surtout avec *Chatterton* (1835), dont le succès fut immense. En 1845 il fut élu à l'Académie française, et vécut dès lors dans l'isolement, publiant dans la « Revue des Deux Mondes », à de longs intervalles, ces pièces qui devaient former le recueil posthume des *Destinées* (1864).

Génie hautain et solitaire, Vigny est le plus personnel de tous les romantiques. Cependant, excepté peut-être dans une pièce : l'*Esprit pur*, il ne se met jamais en scène, mais s'exprime par la bouche de personnages symboliques : Moïse, Samson, Jésus même, donnant ainsi une portée générale à l'expression de ses propres sentiments. Moins doué que les autres comme artiste, manquant de souffle, quelquefois obscur, il n'en a pas moins laissé un certain nombre de pièces magnifiques, comme *Moïse, la Maison du berger, la Mort du loup, la Colère de Samson, le Mont des Oliviers*, qui font de lui un des plus grands poètes du dix-neuvième siècle.

Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes ;
Et prolongeant ses bois des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.

Il voit tout Chanaan et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête ;
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur des autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;
Et les fils de Lévi s'élevant sur la foule,
Comme un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple, avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeait vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse, ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Que vous ai-je donc fait, pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise :
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages ;
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique ;
La mort trouve à ma voix une voix prophétique ;
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.
— Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : Me voilà.
J'impose mes deux mains sur le front des nuages,
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle et le soleil hésite ;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
— Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : Il nous est étranger ;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir ;
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi dans la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche,
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
— O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Or le peuple attendait et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux,
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

ŒUVRES COMPLÈTES D'A. DE VIGNY (Édit. défin.).
Ch. Delagrave, éditeur.

Phot. Pierre Petit.

A. DE VIGNY (vers 1852)

une aile est un coussin, l'autre est son éventail ;
il dort et de son pied le large gouvernail
trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce,
tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse,
de feuilles et de joncs et d'herbages errans
qui apportent près de lui d'invisibles courans.

Ainsi près d'Abukir reposait ma Frégate

Alfred de Vigny

juillet
1832

FRAGMENT DE « LA FRÉGATE LA SÉRIEUSE ».

(Voir page 44.)

LES ORIENTALES

Adieux de l'hôtesse arabe.

PUISQUE rien ne t'arrête en cet heureux pays,
Ni l'ombre du palmier, ni le jaune maïs,
Ni le repos, ni l'abondance ;
Ni de voir à ta voix battre le jeune sein
De nos sœurs, dont, les soirs, le tournoyant essaim
Couronne un coteau de sa danse ;

Adieu, voyageur blanc ! J'ai scellé de ma main,
De peur qu'il ne te jette aux pierres du chemin,
Ton cheval à l'œil intrépide ;
Ses pieds fouillent le sol, sa croupe est belle à voir,
Ferme, ronde et luisante, ainsi qu'un rocher noir
Que polit une onde rapide.

Tu marches donc sans cesse ! Oh ! que n'es-tu de ceux
Qui donnent pour limite à leurs pieds paresseux
Leur toit de branches ou de toiles !
Qui, rêveurs, sans en faire, écoutent les récits,
Et souhaitent, le soir, devant leur porte assis,
De s'en aller dans les étoiles !

Si tu l'avais voulu, peut-être une de nous,
O jeune homme, eût aimé te servir à genoux,
Dans nos huttes toujours ouvertes ;
Elle eût fait, en berçant ton sommeil de ses chants,
Pour chasser de ton front les moucherons méchants,
Un éventail de feuilles vertes.

Mais tu pars ! — Nuit et jour tu vas, seul et jaloux.
Le fer de ton cheval arrache aux durs cailloux
Une poussière d'étincelles ;
A ta lance qui passe et dans l'ombre reluit
Les aveugles démons qui volent dans la nuit
Souvent ont déchiré leurs ailes.

Si tu reviens, gravis, pour trouver ce hameau,
Ce mont noir qui de loin semble un dos de chameau ;
Pour trouver ma hutte fidèle,
Songe à son toit aigu comme une ruche à miel,
Qu'elle n'a qu'une porte, et qu'elle s'ouvre au ciel
Du côté d'où vient l'hirondelle.

Si tu ne reviens pas, songe un peu quelquefois
Aux filles du désert, sœurs à la douce voix,
Qui dansent pieds nus sur la dune ;
O beau jeune homme blanc, bel oiseau passager,
Souviens-toi ; car peut-être, ô rapide étranger,
Ton souvenir reste à plus d'une !

Adieu donc ! — Va tout droit. Garde-toi du soleil,
Qui dore nos fronts bruns, mais brûle un teint vermeil ;
De l'Arabie infranchissable ;
De la vieille qui va seule et d'un pas tremblant ;
Et de ceux qui, le soir, avec un bâton blanc,
Tracent des cercles sur le sable !

1829 SAINTE-BEUVE[1]

Poésies de Joseph Delorme.

TOUJOURS je la connus pensive et sérieuse ;
Enfant, dans les ébats de l'enfance joueuse,

(1) SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin DE), né à Boulogne-sur-Mer en 1804, mort à Paris en 1869. Il débuta par la poésie, et c'est à ce seul titre qu'il nous intéresse ici. Il avait d'abord suivi les cours de l'École de médecine ; il entra ensuite au « Globe », fit partie du Cénacle romantique et s'y lia particulièrement avec Victor Hugo. En 1829 il publia *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, puis deux autres recueils : *les Consolations* (1831) et *Pensées d'août* (1837).

Beaucoup plus psychologue que poète, Sainte-Beuve voulait acclimater en France une poésie intime et familière, toute de nuances et de demi-teintes, qui serait l'égale de celle des lakistes d'Angleterre. A ce titre il a pu passer pour original et personnel. Malheureusement son vers n'est pas toujours à la hauteur de son inspiration, et il est quelquefois plat là où il voudrait être familier.

Elle se mêlait peu, parlait déjà raison ;
Et quand ses jeunes sœurs couraient sur le gazon,
Elle était la première à leur rappeler l'heure,
A dire qu'il fallait regagner la demeure :
Qu'elle avait de la cloche entendu le signal,
Qu'il était défendu d'approcher du canal,
De troubler dans le bois la biche familière,
De passer en jouant trop près de la volière :
Et ses sœurs l'écoutaient. Bientôt elle eut quinze ans,
Et sa raison brilla d'attraits plus séduisants :
Sein voilé, front serein où le calme repose,
Sous de beaux cheveux bruns une figure rose,
Une bouche discrète au sourire prudent,
Un parler sobre et froid et qui plaît cependant ;
Une voix douce et ferme et qui jamais ne tremble,
Et deux longs sourcils noirs qui se fondent ensemble.
Le devoir l'animait d'une grave ferveur ;
Elle avait l'air posé, réfléchi, non rêveur :
Elle ne rêvait pas comme la jeune fille,
Qui de ses doigts distraits laisse tomber l'aiguille,
Et du bal de la veille au bal du lendemain
Pense au bel inconnu qui lui pressa la main.
Le coude à la fenêtre, oubliant son ouvrage,
Jamais on ne la vit suivre à travers l'ombrage
Le vol interrompu des nuages du soir,
Puis cacher tout d'un coup son front dans son mouchoir.
Mais elle se disait qu'un avenir prospère
Avait changé soudain par la mort de son père ;
Qu'elle était fille aînée et que c'était raison
De prendre part active aux soins de la maison.
Ce cœur jeune et sévère ignorait la puissance
Des ennuis dont soupire et s'émeut l'innocence.
Il réprima toujours les attendrissements
Qui naissent sans savoir, et les troubles charmants,
Et les désirs obscurs, et ces vagues délices
De l'amour dans les cœurs naturelles complices.
Maîtresse d'elle-même aux instants les plus doux,
En embrassant sa mère, elle lui disait *vous*.
Les galantes fadeurs, les propos pleins de zèle
De jeunes gens oisifs étaient perdus chez elle ;
Mais qu'un cœur éprouvé lui contât son chagrin,
A l'instant se voilait son visage serein :

Elle savait parler de maux, de vie amère,
Et donnait des conseils comme une jeune mère.
Aujourd'hui la voilà mère, épouse, à son tour ;
Mais c'est chez elle encor raison plutôt qu'amour.
Son paisible bonheur de respect se tempère :
Son époux déjà mûr serait pour elle un père ;
Elle n'a pas connu l'oubli du premier mois,
Et la lune de miel qui ne luit qu'une fois,
Et son front et ses yeux ont gardé le mystère
De ces chastes secrets qu'une femme doit taire.
Heureuse comme avant, à son nouveau devoir
Elle a réglé sa vie... Il est beau de la voir,
Libre de son ménage, un soir de la semaine,
Sans toilette, en été, qui sort et se promène,
Et s'assoit à l'abri du soleil étouffant,
Vers six heures, sur l'herbe, avec sa belle enfant.
Ainsi passent ses jours depuis le premier âge,
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,
D'un cours lent, uniforme, et pourtant solennel ;
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.

Et moi qui vois couler cette humble destinée
Au penchant du devoir doucement entraînée,
Ces jours purs, transparents, calmes, silencieux,
Qui consolent du bruit et reposent les yeux,
Sans le vouloir, hélas ! je retombe en tristesse ;
Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir,
Et je pense, ô mon Dieu ! qu'il sera bientôt soir !

Sonnet.

J'ÉTAIS un arbre en fleur où chantait ma jeunesse,
Jeunesse, oiseau charmant, mais trop vite envolé,
Et même, avant de fuir du bel arbre effeuillé,
Il avait tant chanté qu'il se plaignait sans cesse.

Mais sa plainte était douce, et telle en sa tristesse
Qu'à défaut de témoins et de groupe assemblé,
Le buisson attentif avec l'écho troublé
Et le cœur du vieux chêne en pleuraient de tendresse.

Tout se tait, tout est mort ! L'arbre, veuf de chansons,
Étend ses rameaux nus sous les mornes saisons ;
Quelque craquement sourd s'entend par intervalle ;

Debout, il se dévore, il se ride, il attend,
Jusqu'à l'heure où viendra la corneille fatale
Pour le suprême hiver chanter le dernier chant.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.
Eug. Fasquelle, éditeur.

Honneur à toi, Poète ; honneur à toi Vainqueur.
oh ! garde-les toujours, jeune homme au chaste cœur
garde-les sur ton front ces auréoles pures
Que les ternis point par d'humaines souillures
La Sainte Poésie environne tes pas,
c'est le plus bel amour des amours d'ici-bas
. . . . . .
octobre 1829 + Sainte Beuve

PIÈCE DE VERS DE SAINTE-BEUVE A V. HUGO (1829).

LAMARTINE *1830*
(Voir pages 39 et 47.)

HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

Éternité de la nature, brièveté de l'homme.

ROULEZ dans vos sentiers de flamme,
Astres, rois de l'immensité !
Insultez, écrasez mon âme
Par votre presque éternité !

Et vous, comètes vagabondes
Du divin océan des mondes
Débordement prodigieux,
Sortez des limites tracées,
Et révélez d'autres pensées
De Celui qui pensa les cieux !

Triomphe, immortelle nature,
A qui la main pleine de jours
Prête des forces sans mesures,
Des temps qui renaissent toujours !
La mort retrempe ta puissance ;
Donne, ravis, rends l'existence
A tout ce qui la puise en toi !
Insecte éclos de ton sourire,
Je nais, je regarde et j'expire :
Marche, et ne pense plus à moi !

Vieil Océan, dans tes rivages
Flotte comme un ciel écumant,
Plus orageux que les nuages,
Plus lumineux qu'un firmament !
Pendant que les empires naissent,
Grandissent, tombent, disparaissent
Avec leurs générations,
Dresse tes bouillonnantes crêtes,
Bats ta rive, et dis aux tempêtes :
« Où sont les nids des nations? »

Toi qui n'es pas lasse d'éclore
Depuis la naissance des jours,
Lève-toi, rayonnante aurore,
Couche-toi, lève-toi toujours !
Réfléchissez ses feux sublimes,
Neiges éclatantes des cimes
Où le jour descend comme un roi !
Brillez, brillez pour me confondre !
Vous qu'un rayon du jour peut fondre,
Vous subsisterez plus que moi !

Et toi, qui t'abaisse et t'élève
Comme la poudre des chemins,
Comme les vagues sur la grève,
Race innombrable des humains,
Survis au temps qui me consume,
Engloutis-moi dans ton écume :
Je sens moi-même mon néant.
Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie?
Ce qu'est une goutte de pluie
Dans les bassins de l'Océan.

Vous mourez pour renaître encore,
Vous fourmillez dans vos sillons.
Un souffle du soir à l'aurore
Renouvelle vos tourbillons ;
Une existence évanouie
Ne fait pas baisser d'une vie
Le flot de l'être toujours plein ;
Il ne vous manque, quand j'expire,
Pas plus qu'à l'homme qui respire
Ne manque un souffle de son sein.

Vous allez balayer ma cendre ;
L'homme ou l'insecte en renaîtra.
Mon nom brûlant de se répandre
Dans le nom commun se perdra.
Il fut ! voilà tout. Bientôt, même,
L'oubli couvre ce mot suprême,
Un siècle ou deux l'auront vaincu ;
Mais vous ne pouvez, ô nature,
Effacer une créature.
Je meurs ; qu'importe? j'ai vécu !

Dieu m'a vu ! le regard de vie
S'est abaissé sur mon néant ;
Votre existence rajeunie
A des siècles, j'eus mon instant !
Mais, dans la minute qui passe,
L'infini de temps et d'espace
Dans mon regard s'est répété,
Et j'ai vu, dans ce point de l'être,
La même image m'apparaître
Que vous dans votre immensité !

Distances incommensurables,
Abîmes des monts et des cieux,
Vos mystères inépuisables
Se sont révélés à mes yeux :
J'ai roulé dans mes vœux sublimes
Plus de vagues que tes abîmes
N'en roulent, ô mer en courroux !
Et vous, soleils aux yeux de flamme,
Le regard brûlant de mon âme
S'est élevé plus haut que vous !

De l'Être universel, unique,
La splendeur dans mon ombre a lui,
Et j'ai bourdonné mon cantique
De joie et d'amour devant lui ;
Et sa rayonnante pensée
Dans la mienne s'est retracée,
Et sa parole m'a connu ;
Et j'ai monté devant sa face,
Et la nature m'a dit : « Passe :
Ton sort est sublime, il t'a vu ! »

Vivez donc vos jours sans mesure,
Terre et ciel, céleste flambeau,
Montagnes, mers ! et toi, nature,
Souris longtemps sur mon tombeau !
Effacé du livre de vie,
Que le néant même m'oublie !
J'admire et ne suis point jaloux.
Ma pensée a vécu d'avance
Et meurt avec une espérance
Plus impérissable que vous !

Hachette et Cie, éditeurs.

CONTES D'ESPAGNE ET D'ITALIE

A une étoile.

PALE étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

(1) MUSSET (Louis-Charles-Alfred DE), né et mort à Paris (1810-1857). Elève du lycée Henri-IV, il eut pour condisciple le duc d'Orléans. A dix-huit ans, après avoir étudié quelque temps le droit et la médecine, il fut introduit dans le Cénacle romantique et publia, dès 1830, les *Contes d'Espagne et d'Italie*, qui eurent un grand succès, dû à leur jeunesse, leur grâce, et à leur impertinence cavalière. En 1832 il publiait un second recueil : *Spectacle dans un fauteuil*, composé surtout d'un sombre drame : *la Coupe et les Lèvres*, d'une spirituelle comédie : *A quoi rêvent les jeunes filles*, et d'un poème ironique : *Namouna*. En 1833 paraissait *Rolla*.

Mais une grande épreuve allait transformer et mûrir le génie de Musset : c'est le voyage sentimental qu'il fit en Italie avec George Sand. Leur rupture eut lieu à Venise, et Musset revint seul à Paris (avril 1834), brisé, malade, mais grand poète.

En 1835 et 1836 paraissent successivement les *Nuits*, la *Lettre à Lamartine*, les *Stances à la Malibran*, l'*Espoir en Dieu*, superbes cris de souffrance auxquels succèdent des inspirations plus sereines et plus douces, parmi lesquelles figure presque tout le théâtre. Peu à peu Musset s'endort, et il ne laisse plus reparaître son génie qu'à de longs intervalles ; il écrit alors des contes en vers, des fantaisies satiriques : *sur la Paresse*, *une Soirée perdue*, et retrouve enfin, mais pour la dernière fois, sa grande inspiration des *Nuits* dans l'admirable pièce du *Souvenir* (1841), tout apaisée et sereine. L'Académie française l'avait élu en 1852. Il mourut cinq ans après, usé prématurément, moins par ses excès que par la nature même de son génie.

Esprit, grâce, jeunesse, passion brûlante, éblouissante fantaisie, telles sont les qualités qui font de Musset sinon le plus grand poète du dix-neu-

La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère ;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés ;
Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser ;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste lame d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit, —
Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Ou t'en vas-tu, si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?
Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête ; —
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

---

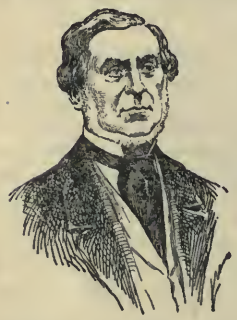
vième siècle, du moins le plus éminemment français que nous ayons eu depuis La Fontaine. Toujours vrai, même dans ses bravades de jeunesse, il a dit plus simplement et plus clairement que personne ce qu'il sentait, et la génération de 1830 vit et palpite immortellement en lui, comme en son interprète le plus sincère.

IAMBES ET POÈMES

La Curée.

I

OH ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs ;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait,
Certe, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois ;
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes ;
C'était alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre ;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons !



(1) BARBIER (Auguste), né à Paris en 1805, mort à Nice en 1882. La liste des œuvres de Barbier est assez longue ; cependant, on ne se souvient plus guère que des *Iambes*, satires enfiévrées qui parurent au lendemain de 1830, et qui valurent du premier coup la célébrité à leur auteur. Le titre est emprunté à André Chénier ; mais le style est moins souple, plus rocailleux, et l'expression, crue et brutale, va souvent même jusqu'à la trivialité. Barbier trouva cependant par la suite des accents plus variés et plus suaves, et des poèmes comme *il Pianto* et comme *Lazare* — où le poète pleure tour à tour l'abâtardissement de l'Italie et la misère du peuple anglais — resteront comme la belle et vigoureuse manifestation d'un artiste à qui ne manqua qu'un peu plus de goût pour être plus heureux devant la postérité.

II

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac élégant,
Ces hommes en corset, ces visages de femmes,
Héros du boulevard de Gand,
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille,
Et sous le sabre détesté,
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et, la main aux oreilles,
Accroupis derrière un rideau.

III

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin :
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds ;
Qui ne prend ses amours que dans la populace ;
Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.

IV

C'est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,
Qui jadis, lorsqu'elle apparut
Avec son air hardi, ses allures de fille,
Cinq ans mit tout le peuple en rut ;
Qui, plus tard, entonnant une marche guerrière,
Lasse de ses premiers amants,
Jeta là son bonnet et devint vivandière
D'un capitaine de vingt ans ;

C'est cette femme enfin, qui, toujours belle et nue,
Avec l'écharpe aux trois couleurs
Dans nos murs mitraillés, tout à coup reparue,
Vient de sécher nos yeux en pleurs,
De remettre en trois jours une haute couronne
Aux mains des Français soulevés,
D'écraser une armée et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés.

V

Mais, ô honte ! Paris, si beau dans sa colère ;
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté ;
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux ;
Paris, cette cité de lauriers toujours ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux ;
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux ;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte et d'étage en étage,
Gueusant quelques bouts de galons ;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin de guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

VI

Ainsi, quand désertant sa bauge solitaire,
Le sanglier, frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre
Et sous le soleil qui le mord ;
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,

Il meurt et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens,
Toute la meute alors, comme une vague immense,
Bondit ; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin ;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons ;
Chiens courants et limiers, et dogues et molosses,
Tout s'élance et tout crie : Allons !
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons, allons ! les chiens sont rois !
Le cadavre est à nous ; payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons ! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou :
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
Et gorgeons-nous tout notre soûl !
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ses flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau ;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
« Voici ma part de royauté ! »

L'Idole.

O CORSE à cheveux plats ! que ta France était belle
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.

Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et, sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps ;
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations ;
Quinze ans elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain ;
Les jarrets épuisés, haletante, sans force,
Et fléchissant à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse ;
De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva : mais, un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins !

A. Fayard, éditeur.

Hélas ! je n'ai point de clef d'or
et c'est là, ma plus grande peine,
car je mourrai sans que ma reine
m'ait ouvert son beau coffre fort
hélas ! je n'ai point de clef d'or !

Auguste Barbier

1831 VICTOR HUGO

(Voir pages 44 et 58.)

LES FEUILLES D'AUTOMNE

CE siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix :
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée ;
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas !

O ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut festin de gloire et de terreur
Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
Et la feuille échappée aux arbres du rivage !

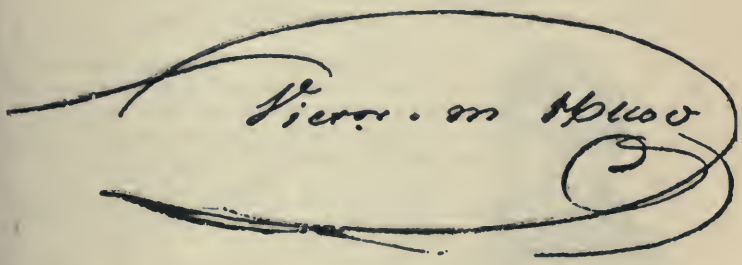
Maintenant, jeune encor, et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé, sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et, quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit !

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons, par le monde en lambeaux dispersées ;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie ;
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix ;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume

Dans le rythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore !

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme ;
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur.

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté, pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs ;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans mes veines
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne !



SIGNATURE DE VICTOR HUGO
SOUS LA RESTAURATION.

MARIE

La Maison du Moustoir.

O MAISON du Moustoir ! combien de fois la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus, dans un champ
Une femme au loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton, un air breton si doux
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous. —
Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît, comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir ;
Et dans ces souvenirs où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre !
Aussi, sans me lasser, tous les jours je rêvois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,

(1) BRIZEUX (Auguste), né en 1806, à Lorient, mort à Montpellier en 1858. Il vint à Paris vers 1825, et s'y fit connaître par le poème de *Marie*. Il entreprit ensuite un voyage en Italie en compagnie d'Auguste Barbier, publia *la Fleur d'or*, recueil connu d'abord sous le titre obscur de *Ternaires*, puis une idylle, *Primel et Nola*, une épopée rustique, *les Bretons*, et enfin les *Histoires poétiques* (1856).

Discrète et pénétrante, comme les parfums de la terre bretonne dont elle est issue, la poésie de Brizeux manque un peu de force et d'épanouissement, mais elle n'en est pas moins exquise. Le style en est net et précis, la couleur sobre, le sentiment plein de naturel, de fraîcheur et de naïveté. On relira toujours ses élégies pastorales, qui comptent parmi ce que ce genre a produit de meilleur.

Et l'aire, et le lavoir, et la grange ; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin ;
Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre ; et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit ; à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas
(Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme,
Pêle-mêle, bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer ;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet, près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie ;
Et sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler elle me dit : « C'est vous ! »

Le Convoi de Louise.

QUAND Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil ;
Un seul prêtre en priant conduisit le cercueil ;
Puis, venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire ;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore :
Avec toute sa pompe avril venait d'éclore
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal, et le baignait de pleurs ;

L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche ;
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

Le Pont-Kerlô.

UN jour que nous étions assis au Pont-Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon ;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée ;
Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions, en jouant, nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons, faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
Puis les saumons bruyants ; et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière ;
Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants ;
Abeilles, moucherons, alertes demoiselles
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles.
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus : mais, déjà, ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et, voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Mon Dieu, comme elle tremble ! oh ! pourquoi la tuer? »
Dit-elle. Et, dans les airs, sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

Bien des jours ont passé, depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans ! Dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants ;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles ;
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

A Brizeux

1833 BÉRANGER

(Voir pages 42 et 50.)

CHANSONS

Le Vieux Vagabond.

DANS ce fossé cessons de vivre.
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire : il est ivre.
Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête ;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite ; allez à la fête ;
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné.
La rue, hélas ! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : « Qu'on m'enseigne un métier.
— Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier. »

Riches, qui me disiez : « Travaille, »
J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme;
Mais non : mieux vaut tendre la main
Au plus j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot, j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mais à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi ;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

AUGUSTE BARBIER *1833*

(Voir page 68.)

IL PIANTO

Michel-Ange.

QUE ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière :
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui :

Aussi quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

Gœthe.

ET toi, divin amant de cette chaste Hélène,
Sculpteur au bras immense, à la puissante haleine,
Artiste au front paisible avec des mains de feu,
Rayon tombé du ciel et remonté vers Dieu ;
O Gœthe ! ô grand vieillard ! prince de Germanie !
Penché sur Rome antique et son mâle génie,
Je ne puis m'empêcher, dans mon chant éploré,
A ce grand nom croulé d'unir ton nom sacré,
Tant ils ont tous les deux sonné haut dans l'espace,
Tant ils ont au soleil, tous deux, tenu de place,
Et dans les cœurs amis de la forme et des dieux
Imprimé pour toujours un sillon glorieux.
Hélas ! longtemps, du fond de ton sol froid et sombre,
Sur l'univers entier se pencha ta grande ombre ;
Longtemps, sublime temple à tous les dieux ouvert,
On entendit tes murs chanter plus d'un concert,
Et l'on vit promener sur tes superbes dalles
Mille jeunes beautés, aux formes idéales.
Longtemps tu fus le roi d'une noble cité
Que l'harmonie un jour bâtit à ton côté,
Et longtemps, quand le sort eut brisé ses portiques
Qui rappelaient Athène et les grâces antiques,
Toi seul restant debout, ô splendide vieillard !
Comme Atlas, tu portas le vaste ciel de l'art.

Enfin, toujours paré d'un glorieux hommage,
Il semblait ici-bas que tu n'avais pas d'âge,
Jusqu'au jour où la mort, te frappant à son tour,
Fit crouler ton grand front comme une simple tour.

A. Fayard, éditeur.

ARVERS *1833*

MES HEURES PERDUES

Sonnet.

MA vie a son secret, mon âme a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

(1) ARVERS (Félix), né et mort à Paris (1806-1850). Il fut surtout connu à son époque comme auteur dramatique, et fit plusieurs comédies et vaudevilles en collaboration avec Scribe. Il serait aujourd'hui tout à fait oublié, sans ce sonnet fameux qui désignait, paraît-il, Mme Ménessier-Nodier, fille de Charles Nodier. On trouve cependant, à côté de ce sonnet, des vers d'un rare mérite, dans *Mes Heures perdues ;* on y trouve même un drame, intitulé : *la Mort de François Ier*, d'une belle éloquence et d'un hardi réalisme, et une comédie : *Plus de peur que de mal*, pastiche élégant des premières comédies de Molière.

Arvers est un poète de demi-teintes, de demi-coteau, comme dirait Sainte-Beuve dont il procède. Certains de ses vers semblent même annoncer la manière de Coppée.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme? » et ne comprendra pas.

1835 VICTOR HUGO

(Voir pages 44, 58 et 73.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE

Napoléon II.

I

MIL HUIT CENT ONZE ! — O temps où des peuples sans [nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux, à ta porte accroupis !

Et lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde, au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier ;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à vos armées
L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

III

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier qui savait comme on fonde
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles,
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance, —
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré !

IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes,
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie ;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,

Sous le verrou des rois prudents,
— Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie ! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée et les genoux aux dents.

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa rage inféconde :
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front ; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée,
Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
Ni l'apparition des vieilles Pyramides ;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille,
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée,
Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,

Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant !

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu... —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

V

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant,
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire.
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !
Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre,
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom !

VI

O révolutions ! j'ignore,
Moi, le moindre des matelots,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots.
La foule vous hait et vous raille.
Mais qui sait comment Dieu travaille?
Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri des gouffres amers,
Si la trombe aux ardentes serres,
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers

Pourtant cette tempête est lourde
Aux princes comme aux nations.
Oh ! quelle mer aveugle et sourde
Qu'un peuple en révolutions !
Que sert ta chanson, ô poète?
Les chants que ton génie émiette
Tombent à la vague inquiète
Qui n'a jamais rien entendu !
Ta voix s'enroue en cette brume ;
Le vent disperse au loin ta plume,
Pauvre oiseau chantant dans l'écume,
Sur le mât d'un vaisseau perdu !

Longue nuit ! tourmente éternelle !
Le ciel n'a pas un coin d'azur.
Hommes et choses, pêle-mêle,
Vont roulant dans l'abîme obscur.
Tout dérive et s'en va sous l'onde,
Rois au berceau, maîtres du monde,
Le front chauve et la tête blonde,
Grand et petit Napoléon !
Tout s'efface, tout se délie,
Le flot sur le flot se replie.
Et la vague qui passe oublie
Léviathan comme Alcyon !

Puisque j'ai mis ma lèvre...

PUISQUE j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine ;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli ;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux ;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux ;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas ! voilé toujours ;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours ;

Je puis maintenant dire aux rapides années :
— Passez ! passez toujours ! je n'ai plus à vieillir !
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre !
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli !

A. DE MUSSET *1835*
(Voir page 66.)

LA NUIT DE MAI

Le Pélican.

QUEL que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots...
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux,

Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LETTRE A LAMARTINE

La Chaumière incendiée.

LORSQUE le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.

Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert ;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux.
Mais maintenant au loin tout est silencieux.
Le misérable écoute, et comprend sa ruine :
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine ;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée ;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée,
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

LAMARTINE *1836*

(Voir pages 39, 47 et 62.)

JOCELYN

Le Chien.

MARTHE filait, assise en haut sur le palier.
Son fuseau de sa main roula sur l'escalier ;
Elle leva sur moi son regard sans mot dire ;
Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire,
Elle m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas.
Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas,
Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
Se roula sur mes pieds enchaînés de caresse,
Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
Fêtant toute la chambre et semblant aux murs même,
Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime ;
Puis, sur mon sac poudreux à mes pieds étendu,
Me couva d'un regard dans le mien suspendu.

LAMARTINE (1830)

Musée de Versailles. PEINT PAR GÉRARD

Me pardonnerez-vous, vous qui n'avez sur terre
Pas même cet ami du pauvre solitaire?
Mais ce regard si doux, si triste de mon chien,
Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie ;
Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie.
« O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous !
Car partout où Dieu mit deux cœurs, s'aimer est doux ! »

Hélas ! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise : « Mon retour réjouit ma maison ;
Une sœur, des amis, une femme, une mère,
Comptent de loin les pas qui me restent à faire ;
Et dans quelques moments, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour ! »
Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence,
Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois
Un seul, un seul au moins, tressaille à votre voix ;
Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer,
Que le bruit de vos pas errants fait aboyer ;
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
Où ce que vous sentez se reflète en un autre ;
Que cet œil qui vous voir partir ou demeurer,
Qui sans savoir vos pleurs vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose,
Ah ! c'est affreux peut-être, eh bien ! c'est encor doux !

O mon chien ! Dieu seul sait la distance entre nous ;
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître ;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne,
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne.
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché ;

Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse,
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah ! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,
Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature.
Ah ! mon pauvre Fido, quand, tes yeux sur les miens,
Le silence comprend nos muets entretiens ;
Quand, au bord de mon lit épiant si je veille,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille ;
Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis,
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que, pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée,
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein,
Que l'âme en toi se lève avec tant d'évidence,
Et que l'amour encor passe l'intelligence ;
Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse !
Non ! quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :
Dieu la brise un instant, mais pour la réunir ;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir.
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes.
Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes?
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil ! ! !

Oh ! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse ;
Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien,
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien !

Hachette et Cie, éditeurs.

Le rayon d'automne
trop prompt à fleurir
l'amendier couronne
son front pour mourir
Tu fus à mon rêve
le premier d'un jour,
mon cœur t'élève
la fleur à mon amour

A. Lamartine

1837 VICTOR HUGO

(Voir pages 44, 58, 73 et 83.)

LES VOIX INTÉRIEURES

Passé.

C'ÉTAIT un grand château du temps de Louis Treize,
Le couchant rougissait ce palais oublié ;
Chaque fenêtre au loin, transformée en fournaise,
Avait perdu sa forme et n'était plus que braise ;
Le toit disparaissait, dans les rayons noyé.

Sous nos yeux s'étendait, gloire antique abattue,
Un de ces parcs dont l'herbe inonde le chemin,
Où dans un coin, de lierre à demi revêtue,
Sur un piédestal gris, l'Hiver, morne statue,
Se chauffe avec un feu de marbre sous sa main.

O deuil ! le grand bassin dormait, lac solitaire ;
Un Neptune verdâtre y moisissait dans l'eau ;
Les roseaux cachaient l'onde, et l'eau rongeait la terre,
Et les arbres mêlaient leur vieux branchage austère,
D'où tombaient autrefois des rimes pour Boileau.

On voyait par moments errer dans la futaie
De beaux cerfs qui semblaient regretter les chasseurs,
Et, pauvres marbres blancs qu'un vieux tronc d'arbre étaie,
Seules, sous la charmille, hélas ! changée en haie,
Soupirer Gabrielle et Vénus, ces deux sœurs !

Les manteaux relevés par la longue rapière,
Hélas ! ne passaient plus dans ce jardin sans voix ;
Les tritons avaient l'air de fermer la paupière ;
Et, dans l'ombre, entr'ouvrant ses mâchoires de pierre,
Un vieux antre ennuyé bâillait au fond du bois,

Et je vous dis alors : — Ce château dans son ombre
A contenu l'amour, frais comme en votre cœur,
Et la gloire, et le rire, et les fêtes sans nombre ;
Et toute cette joie aujourd'hui le rend sombre,
Comme un vase noircit rouillé par sa liqueur.

Dans cet antre, où la mousse a recouvert la dalle,
Venait, les yeux baissés et le sein palpitant,
Ou la belle Caussade ou la jeune Candale,
Qui, d'un royal amant conquête féodale,
En entrant disait Sire, et Louis en sortant !

Alors comme aujourd'hui, pour Candale ou Caussade,
La nuée au ciel bleu mêlait son blond duvet,
Un doux rayon dorait le toit grave et maussade,
Les vitres flamboyaient sur toute la façade,
Le soleil souriait, la nature rêvait.

Alors comme aujourd'hui, deux cœurs unis, deux âmes,
Erraient sous ce feuillage où tant d'amour a lui ;
Il nommait sa duchesse un ange entre les femmes ;
Et l'œil plein de rayons et l'œil rempli de flammes
S'éblouissaient l'un l'autre, alors comme aujourd'hui !

Au loin dans le bois vague on entendait des rires :
C'étaient d'autres amants dans leur bonheur plongés.
Par moments un silence arrêtait leurs délires.
Tendre, il lui demandait : « D'où vient que tu soupires? »
Douce, elle répondait : « D'où vient que vous songez? »

Tous deux, l'ange et le roi, les mains entrelacées,
Ils marchaient, fiers, joyeux, foulant le vert gazon.
Ils mêlaient leurs regards, leur souffle, leurs pensées... —
O temps évanouis ! ô splendeurs éclipsées !
O soleils descendus derrière l'horizon !

1837 A. DE MUSSET

(Voir pages 66 et 90.)

LA NUIT D'OCTOBRE

LE POÈTE

LE mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve ;
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève,
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

LA MUSE

Qu'aviez-vous donc, ô mon poète?
Et quelle est la peine secrète
Qui de moi vous a séparé?
Hélas ! je m'en ressens encore.
Quel est donc ce mal que j'ignore
Et dont j'ai si longtemps pleuré?

LE POÈTE

C'était un mal vulgaire et bien connu des hommes ;
Mais, lorsque nous avons quelque ennui dans le cœur,

Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
Que personne avant nous n'a senti la douleur.

LA MUSE

Il n'est de vulgaire chagrin
Que celui d'une âme vulgaire.
Ami, que ce triste mystère
S'échappe aujourd'hui de ton sein.
Crois-moi, parle avec confiance :
Le sévère dieu du silence
Est un des frères de la Mort ;
En se plaignant, on se console,
Et quelquefois une parole
Nous a délivrés d'un remord.

LE POÈTE

S'il fallait maintenant parler de ma souffrance,
Je ne sais trop quel nom elle devrait porter.
Si c'est amour, folie, orgueil, expérience,
Ni si personne au monde en pourrait profiter.
Je veux bien toutefois t'en raconter l'histoire,
Puisque nous voilà seuls assis près du foyer.
Prends cette lyre, approche, et laisse ma mémoire
Au son de tes accords doucement s'éveiller.

LA MUSE

Avant de me dire ta peine,
O poète ! en es-tu guéri?
Songe qu'il t'en faut aujourd'hui
Parler sans amour et sans haine,
S'il te souvient que j'ai reçu
Le doux nom de consolatrice,
Ne fais pas de moi la complice
Des passions qui t'ont perdu.

LE POÈTE

Je suis si bien guéri de cette maladie
Que j'en doute parfois lorsque j'y veux songer ;
Et quand je pense aux lieux où j'ai risqué ma vie,
J'y crois voir à ma place un visage étranger.

Muse, sois donc sans crainte ; au souffle qui t'inspire
Nous pouvons sans péril tous deux nous confier.
Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.

LA MUSE

Comme une mère vigilante
Au berceau d'un fils bien-aimé,
Ainsi je me penche tremblante
Sur ce cœur qui m'était fermé.
Parle, ami, — ma lyre attentive
D'une note faible et plaintive
Suit déjà l'accent de ta voix.
Et dans un rayon de lumière,
Comme une vision légère,
Passent les ombres d'autrefois.

LE POÈTE

Jours de travail ! seuls jours où j'ai vécu !
O trois fois chère solitude !
Dieu soit loué, j'y suis donc revenu,
A ce vieux cabinet d'étude !
Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
Fauteuils poudreux, lampe fidèle,
O mon palais, mon petit univers,
Et toi, Muse, ô jeune immortelle,
Dieu soit loué, nous allons donc chanter !
Oui, je veux vous ouvrir mon âme,
Vous saurez tout, et je vais vous conter
Le mal que peut faire une femme ;
Car c'en est une, ô mes pauvres amis,
(Hélas ! vous le saviez peut-être !)
C'est une femme à qui je fus soumis
Comme le serf l'est à son maître.
Joug détesté, c'est par là que mon cœur
Perdit sa force et sa jeunesse ; —
Et cependant, auprès de ma maîtresse,
J'avais entrevu le bonheur.
Près du ruisseau, quand nous marchions ensemble,
Le soir sur le sable argentin,
Quand devant nous le blanc spectre du tremble
De loin nous montrait le chemin ;

Je vois encore, aux rayons de la lune,
Ce beau corps plier dans mes bras...
N'en parlons plus... — je ne prévoyais pas
Où me conduirait la Fortune.
Sans doute alors la colère des dieux
Avait besoin d'une victime ;
Car elle m'a puni comme d'un crime
D'avoir essayé d'être heureux.

LA MUSE

L'image d'un doux souvenir
Vient de s'offrir à ta pensée,
Sur la trace qu'il a laissée
Pourquoi crains-tu de revenir?
Est-ce faire un récit fidèle
Que de renier ses beaux jours?
Si ta fortune fut cruelle,
Jeune homme, fais du moins comme elle,
Souris à tes premiers amours.

LE POÈTE

Non, — c'est à mes malheurs que je prétends sourire.
Muse, je te l'ai dit : je veux, sans passion,
Te conter mes ennuis, mes rêves, mon délire,
Et t'en dire le temps, l'heure et l'occasion.
C'était, il m'en souvient, par une nuit d'automne,
Triste et froide, à peu près semblable à celle-ci ;
Le murmure du vent, de son bruit monotone,
Dans mon cerveau lassé berçait mon noir souci.
J'étais à la fenêtre, attendant ma maîtresse ;
Et, tout en écoutant dans cette obscurité,
Je me sentais dans l'âme une telle détresse
Qu'il me vint le soupçon d'une infidélité.
La rue où je logeais était sombre et déserte ;
Quelques ombres passaient, un falot à la main ;
Quand la bise soufflait dans la porte entr'ouverte,
On entendait de loin comme un soupir humain.
Je ne sais, à vrai dire, à quel fâcheux présage
Mon esprit inquiet alors s'abandonna.
Je rappelais en vain un reste de courage
Et me sentis frémir lorsque l'heure sonna.
Elle ne venait pas. Seul, la tête baissée,
Je regardai longtemps les murs et le chemin, —

Et je ne t'ai pas dit quelle ardeur insensée
Cette inconstante femme allumait dans mon sein ;
Je n'aimais qu'elle au monde, et vivre un jour sans elle
Me semblait un destin plus affreux que la mort.
Je me souviens pourtant qu'en cette nuit cruelle
Pour briser mon lien je fis un long effort.
Je la nommai cent fois perfide et déloyale.
Je comptai tous les maux qu'elle m'avait causés.
Hélas ! au souvenir de sa beauté fatale,
Quels maux et quels chagrins n'étaient pas apaisés !
Le jour parut enfin. — Las d'une vaine attente,
Sur le bord du balcon je m'étais assoupi ;
Je rouvris la paupière à l'aurore naissante,
Et je laissai flotter mon regard ébloui.
Tout à coup, au détour de l'étroite ruelle,
J'entends sur le gravier marcher à petit bruit...
Grand Dieu ! préservez-moi ! je l'aperçois, c'est elle ;
Elle entre. — « D'où viens-tu ? qu'as-tu fait cette nuit ?
Réponds, que me veux-tu ? qui t'amène à cette heure ?
Ce beau corps, jusqu'au jour où s'est-il étendu ?
Tandis qu'à ce balcon, seul, je veille et je pleure,
En quel lieu, dans quel lit, à qui souriais-tu ?
Perfide ! audacieuse ! est-il encor possible
Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers ?
Que demandes-tu donc ? par quelle soif horrible
Oses-tu m'attirer dans tes bras épuisés ?
Va-t'en, retire-toi, spectre de ma maîtresse !
Rentre dans ton tombeau si tu t'en es levé ;
Laisse-moi pour toujours oublier ma jeunesse,
Et, quand je pense à toi, croire que j'ai rêvé ! »

LA MUSE

Apaise-toi, je t'en conjure ;
Tes paroles m'ont fait frémir.
O mon bien-aimé, ta blessure
Est encore prête à se rouvrir.
Hélas ! elle est donc bien profonde !
Et les misères de ce monde
Sont si lentes à s'effacer !
Oublie, enfant, et de ton âme
Chasse le nom de cette femme,
Que je ne veux pas prononcer.

LE POÈTE

« Honte à toi qui la première
M'as appris la trahison,
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison !
Honte à toi, femme à l'œil sombre,
Dont les funestes amours
Ont enseveli dans l'ombre
Mon printemps et mes beaux jours !
C'est ta voix, c'est ton sourire,
C'est ton regard corrupteur,
Qui m'ont appris à maudire
Jusqu'au semblant du bonheur ;
C'est ta jeunesse et tes charmes
Qui m'ont fait désespérer,
Et si je doute des larmes,
C'est que je t'ai vu pleurer.
Honte à toi, j'étais encore
Aussi simple qu'un enfant ;
Comme une fleur à l'aurore,
Mon cœur s'ouvrait en t'aimant.
Certes ce cœur sans défense
Put sans peine être abusé ;
Mais lui laisser l'innocence
Était encor plus aisé.
Honte à toi, tu fus la mère
De mes premières douleurs,
Et tu fis de ma paupière
Jaillir la source des pleurs !
Elle coule, sois-en sûre,
Et rien ne la tarira ;
Elle sort d'une blessure
Qui jamais ne guérira ;
Mais dans cette source amère
Du moins je me laverai,
Et j'y laisserai, j'espère,
Ton souvenir abhorré ! »

LA MUSE

Poète, c'est assez. Auprès d'une infidèle,
Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour,

N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle ;
Si tu veux être aimé, respecte ton amour.
Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Épargne-toi du moins le tourment de la haine ;
A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.
Les morts dorment en paix dans le sein de la terre :
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence?
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons, pour mûrir, ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs ;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu,
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos?

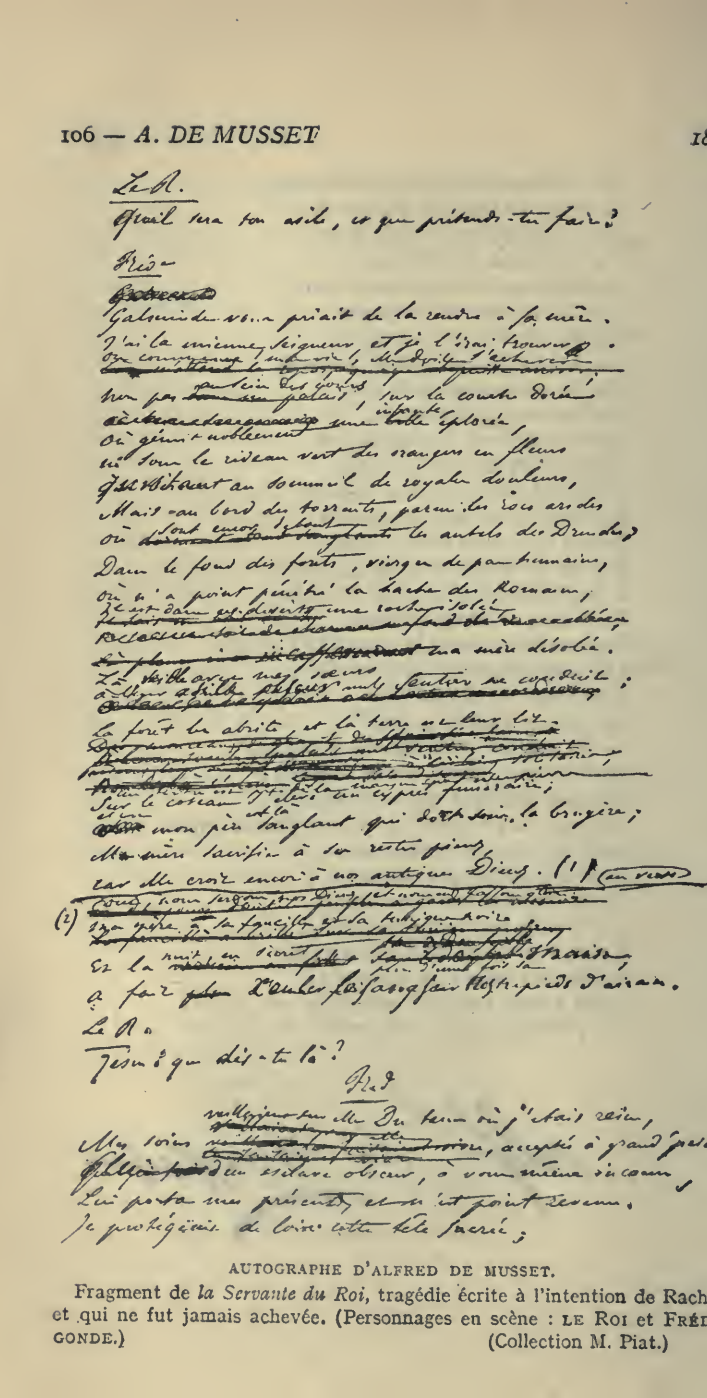
N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse?
Et, lorsqu'en t'endormant tu lui serres la main,
Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse
Ne rend-il pas plus doux son sourire divin?
N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble
Au fond des bois fleuris, sur le sable argentin ?
Et, dans ce vert palais, le blanc spectre du tremble
Ne sait-il plus le soir vous montrer le chemin?
Ne vois-tu pas alors, aux rayons de la lune,
Plier comme autrefois un beau corps dans tes bras?
Et si dans le sentier tu trouvais la Fortune,
Derrière elle, en chantant, ne marcherais-tu pas?
De quoi te plains-tu donc? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience,
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur?
O mon enfant ! plains-la, cette belle infidèle,
Qui fit couler jadis les larmes de tes yeux ;
Plains-la ! c'est une femme, et Dieu t'a fait près d'elle,
Deviner, en souffrant, le secret des heureux.
Sa tâche fut pénible ; elle t'aimait peut-être ;
Mais le destin voulait qu'elle brisât ton cœur.
Elle savait la vie et te l'a fait connaître ;
Une autre a recueilli le fruit de ta douleur.
Plains-la ! son triste amour a passé comme un songe ;
Elle a vu ta blessure et n'a pu la fermer.
Dans ses larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge.
Quand tout l'aurait été, plains-la ! tu sais aimer.

LE POÈTE

Tu dis vrai : la haine est impie,
Et c'est un frisson plein d'horreur
Quand cette vipère assoupie
Se déroule dans notre cœur.
Écoute-moi donc, ô déesse !
Et sois témoin de mon serment :
Par les yeux bleus de ma maîtresse,
Et par l'azur du firmament ;
Par cette étincelle brillante
Qui de Vénus porte le nom,

Et, comme une perle tremblante,
Scintille au loin sur l'horizon ;
Par la grandeur de la nature,
Par la bonté du Créateur,
Par la clarté tranquille et pure
De l'astre cher au voyageur,
Par les herbes de la prairie,
Par les forêts, par les prés verts,
Par la puissance de la vie,
Par la sève de l'univers,
Je te bannis de ma mémoire,
Reste d'un amour insensé,
Mystérieuse et sombre histoire
Qui dormiras dans le passé !
Et toi qui jadis d'une amie
Portas la forme et le doux nom,
L'instant suprême où je t'oublie
Doit être celui du pardon.
Pardonnons-nous, je romps le charme
Qui nous unissait devant Dieu,
Avec une dernière larme
Reçois un éternel adieu.
— Et maintenant, blonde rêveuse,
Maintenant, Muse, à nos amours !
Dis-moi quelque chanson joyeuse,
Comme au premier temps des beaux jours.
Déjà la pelouse embaumée
Sent les approches du matin ;
Viens éveiller ma bien-aimée
Et cueillir les fleurs du jardin.
Viens voir la nature immortelle
Sortir des voiles du sommeil ;
Nous allons renaître avec elle
Au premier rayon du soleil !

Alf^d de Musset



AUTOGRAPHE D'ALFRED DE MUSSET.

Fragment de *la Servante du Roi*, tragédie écrite à l'intention de Rachel, et qui ne fut jamais achevée. (Personnages en scène : LE ROI et FRÉDÉGONDE.) (Collection M. Piat.)

LA CHUTE D'UN ANGE

Chœur des cèdres du Liban.

SAINT, saint, saint le Seigneur qu'adore la colline !
Derrière ces soleils, d'ici nous le voyons ;
Quand le souffle embaumé de la nuit nous incline,
Comme d'humbles roseaux sous sa main nous plions !
Mais pourquoi plions-nous? C'est que nous le prions !
C'est qu'un intime instinct de la vertu divine
Fait frissonner nos troncs du dôme à la racine,
Comme un vent du courroux qui rougit leur narine,
Et qui ronfle dans leur poitrine,
Fait ondoyer les crins sur les cous des lions.

Glissez, glissez, brises errantes,
Changez en cordes murmurantes
La feuille et la fibre des bois !
Nous sommes l'instrument sonore
Où le nom que la lune adore
A tous moments meurt pour éclore
Sous nos frémissantes parois.
Venez, des nuits tièdes haleines ;
Tombez du ciel, montez des plaines ;
Dans nos branches, du grand nom pleines,
Passez, repassez mille fois !
Si vous cherchez qui le proclame,
Laissez là l'éclair et la flamme !
Laissez là la mer et la lame !
Et nous, n'avons-nous pas notre âme
Dont chaque feuille est une voix?

Tu le sais, ciel des nuits, à qui parlent nos cimes ;
Vous, rochers que nos pieds sondent jusqu'aux abîmes
Pour y chercher la sève et les sucs nourrissants ;
Soleils, dont nous buvons les dards éblouissants ;
Vous le savez, ô nuits dont nos feuilles avides
Pompent les frais baisers et les perles humides :
Dites si nous avons des sens !

Des sens dont n'est douée aucune créature,
Qui s'emparent d'ici de toute la nature,
Qui respirent sans lèvre et contemplent sans yeux,
Qui sentent les saisons avant qu'elles éclosent ;
Des sens qui palpent l'air et qui le décomposent,
D'une immortelle vie agents mystérieux !

Et pour qui donc seraient ces siècles d'existence?
Et pour qui donc seraient l'âme et l'intelligence?
Est-ce donc pour l'arbuste nain?
Est-ce pour l'insecte et l'atome,
Ou pour l'homme, léger fantôme,
Qui sèche à mes pieds comme un chaume,
Qui dit la terre son royaume
Et disparaît du jour avant que de mon dôme
Ma feuille de ses pas ait jonché le chemin?
Car les siècles pour nous, c'est hier et demain ! !!

Oh ! gloire à toi, Père des choses!
Dis quel doigt terrible tu poses
Sur le plus faible des ressorts,
Pour que notre fragile pomme,
Qu'écraserait le pied de l'homme,
Renferme en soi nos vastes corps!

Pour que de ce cône fragile,
Végétant dans un peu d'argile,
S'élancent ces hardis piliers
Dont les gigantesques étages
Portent les ombres par nuages,
Et les passereaux par milliers !

Et quel puissant levain de vie
Dans la sève, goutte de pluie
Que boirait le bec d'un oiseau,
Pour que ses ondes toujours pleines,
Se multipliant dans nos veines,
En désaltèrent le réseau !

Pour que cette source éternelle
Dans tous les ruisseaux renouvelle
Ce torrent que rien n'interrompt,
Et de la crête à la racine
Verdisse l'immense colline
Qui végète dans un seul tronc !

Dites quel jour des jours nos racines sont nées,
Rochers qui nous servez de base et d'aliment !
De nos dômes flottants montagnes couronnées,
Qui vivez innombrablement ;
Soleils éteints du firmament,
Étoiles de la nuit par Dieu disséminées,
Parlez, savez-vous le moment?
Si l'on ouvrait nos troncs plus durs qu'un diamant,
On trouverait des cents et des milliers d'années
Écrites dans le cœur de nos fibres veinées,
Comme aux couches d'un élément !

Aigles qui passez sur nos têtes,
Allez dire aux vents déchaînés
Que nous défions leurs tempêtes
Avec nos mâts enracinés.
Qu'ils montent, ces tyrans de l'onde,
Que leur aile s'ameute et gronde
Pour assaillir nos bras nerveux !
Allons ! leurs plus fougueux vertiges
Ne feront que bercer nos tiges
Et que siffler dans nos cheveux !

Fils du rocher, nés de nous-même,
Sa main divine nous planta ;
Nous sommes le vert diadème
Qu'aux sommets d'Éden il jeta.
Quand ondoiera l'eau du déluge,
Nos flancs creux seront le refuge
De la race entière d'Adam ;
Et les enfants du patriarche
Dans notre bois tailleront l'arche
Du Dieu nomade d'Abraham !

C'est nous, quand les tribus captives
Auront vu les hauteurs d'Hermon,
Qui couvrirons de nos solives
L'arche immense de Salomon.
Si, plus tard, un Verbe fait homme
D'un nom plus saint adore et nomme
Son Père du haut d'une croix,
Autels de ce grand sacrifice,
De l'instrument de son supplice
Nos rameaux fourniront le bois.

En mémoire de ces prodiges,
Des hommes inclinant leurs fronts
Viendront adorer nos vestiges,
Coller leurs lèvres à nos troncs ;
Les saints, les poètes, les sages
Écouteront dans nos feuillages
Des bruits pareils aux grandes eaux,
Et sous nos ombres prophétiques
Formeront leurs plus beaux cantiques
Des murmures de nos rameaux.

Glissez comme une main sur la harpe qui vibre,
Glissez de corde en corde, arrachant à la fois
A chaque corde une âme, à chaque âme une voix,
Glissez, brises des nuits, et que de chaque fibre
Un saint tressaillement jaillisse sous vos doigts!
Que vos ailes frôlant les cintres de nos voûtes,
Que des larmes du ciel les résonnantes gouttes,
Que les gazouillements du bulbul dans son nid,
Que les balancements de la mer dans son lit,
L'eau qui filtre, l'herbe qui plie,
La sève qui découle en pluie,
La brute qui hurle ou qui crie,
Tous ces bruits de force et de vie
Que le silence multiplie,
Et ce bruissement du monde végétal
Qui palpite à nos pieds du brin d'herbe au métal,
Que ces voix qu'un grand cœur rassemble
Dans cet air où notre ombre tremble
S'élèvent et chantent ensemble

Celui qui les a faits, celui qui les entend,
Celui dont le regard à leurs besoins s'étend :
Dieu, Dieu, Dieu, mer sans bords qui contient tout en elle,
Foyer dont chaque vie est la pâle étincelle,
Bloc dont chaque existence est une humble parcelle !
Qu'il vive sa vie éternelle,
Complète, immense, universelle ;
Qu'il vive à jamais renaissant
Avant la nature, après elle ;
Qu'il vive et qu'il se renouvelle,
Et que chaque soupir de l'heure qu'il rappelle
Remonte à lui, d'où tout descend ! ! !

1838 TH. GAUTIER[1]

LA COMÉDIE DE LA MORT
POÉSIES DIVERSES

(1) GAUTIER (Théophile), né à Tarbes en 1811, mort à Neuilly en 1872. Venu tout enfant à Paris, il fit d'abord de la peinture, puis l'abandonna pour les lettres, et, présenté à Victor Hugo, devint le plus fervent et le plus fidèle apôtre du romantisme. Dès lors il ne cessa de produire, tour à tour poète, romancier, voyageur, archéologue, critique d'art et critique dramatique. En 1852 il s'était rattaché au régime impérial ; déjà malade, il ne put supporter les tristesses de la guerre et les rigueurs du siège de Paris, et mourut peu de temps après.

La physionomie de Théophile Gautier est vraiment l'une des plus originales du romantisme. Elle le représente même merveilleusement, aussi bien par ses travers, ses bizarreries, son apparence un peu factice, que par sa jeunesse inaltérable, son ardeur, son enthousiasme, son amour profond et sincère de la beauté. Il n'a de passion que l'art seul, et ne voit rien au dehors. Comme poète, on lui doit : *Albertus* (1833) ; *la Comédie de la mort* (1838) ; *España* (1845) ; *Émaux et Camées* (1852). Tous les vers en sont admirables de forme et de couleur, surtout dans ce dernier recueil, tout entier en vers de huit pieds, ceux où Gautier est le plus à l'aise et qui suffisent à sa précision plastique. En effet, orfèvre habitué à ciseler de près un bijou, il n'a

Pastel.

J'AIME à vous voir en vos cadres ovales,
Portraits jaunis des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pâles,
Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Le vent d'hiver en vous touchant la joue
A fait mourir vos œillets et vos lis,
Vous n'avez plus que des mouches de boue
Et sur les quais vous gisez tout salis.

Il est passé le doux règne des belles;
La Parabère avec la Pompadour
Ne trouveraient que des sujets rebelles,
Et sous leur tombe est enterré l'amour.

Vous, cependant, vieux portraits qu'on oublie,
Vous respirez vos bouquets sans parfums,
Et souriez avec mélancolie
Au souvenir de vos galants défunts.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.
A. Fasquelle, éditeur.

---

besoin ni de la passion, comme Musset, ni des grands horizons, comme Hugo ou comme Lamartine. Un détail dans la vie ou un petit coin dans la nature, c'est assez pour lui ; mais, artiste impeccable, toujours sûr de sa langue, il en renouvelle et enrichit la description, et en tire ce parti merveilleux qui lui a valu d'être appelé le « Benvenuto Cellini du style ».

Fatuité.

je suis jeune — la pourpre en mes veines abonde
mes cheveux sont d'ébène et mes regards de feu
et sans gravier ni toux ma poitrine profonde
aspire a pleins poumons l'air du ciel, l'air de dieu.

aux vents capricieux qui soufflent de Bohême
sans les compter je jette et mes nuits et mes jours
et parmi les flacons songeant l'Aube au teint blême
m'a surpris dénouant un masque de velours

plus d'une m'a remis la clef d'or de son âme
plus d'une m'a dommé son duc et son vainqueur
j'aime et souvent un ange avec un corps de femme
le soir descend du ciel pour rêver sur mon coeur

on fait mon nom; ma vie est brillante et facile
j'ai plusieurs ennemis et quelques envieux
mais l'amitié chez moi toujours trouve un asile
et le bonheur d'autrui n'offense pas mes yeux

Anc. Philo Gautier

LE MYOSOTIS

Sur la Mort d'une cousine de sept ans.

HÉLAS ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu ;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
Hélas ! si j'avais su !...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;
Sous chacun de tes pas, j'aurais mis de la mousse ;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans !

(1) MOREAU (Hégésippe), né et mort à Paris (1810-1838). Orphelin, élevé par charité dans un séminaire. Hégésippe Moreau fut successivement compositeur d'imprimerie et correcteur, puis maître d'étude et homme de lettres. Mais, mal armé pour la vie, incapable de tout travail suivi, il lutta sans cesse contre la misère, et mourut enfin d'épuisement à l'hôpital de la Charité.

Son œuvre tient tout entière dans un mince volume intitulé : *le Myosotis*. On y trouve des chansons libertines dans le goût de Béranger, et aussi des satires éloquentes. Mais il n'était pas fait pour ce genre ; c'est dans les épîtres, et surtout dans les élégies, qu'il faut chercher son originalité : elle est faite d'une naïveté, d'une fraîcheur et d'une mélancolie qu'il a su transporter jusque dans ses contes en prose, dont deux, *le Gui de chêne* et *Thérèse Surreau*, sont des chefs-d'œuvre à l'égal de *la Fermière* et de *la Voulzie*.

Loin des bancs, où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois pleins de chants, de parfum et d'amour ;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille,
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant accourt,
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais, je ne savais pas... et je prêchais encore ;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains je vis tomber le livre ;
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas ! si j'avais su !

La Fermière.

AMOUR à la fermière, elle est
Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse ;
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare ;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière :
Un jour... puis en marche ! et bonsoir
La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore ;
En fermant les yeux je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paie un bienfait (même égaré),
Ah ! qu'il songe à ma dette !
Qu'il prodigue au vallon des fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !

Chaque hiver qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la vierge Marie !
Que tous par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière !

ENVOI

Ma chansonnette, prends ton vol !
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante et la dédommage ;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière !

La Voulzie.

S'IL est un nom bien doux, fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! Aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » Dieu me le doit toujours !
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
Espère et chante ! enfant, dont le berceau trembla ;
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère ;
J'avais bien des amis ici-bas, quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins ;
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux,
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds, j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,

Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

Arrive donc, je t'en supplie,
Noir messager dont Dieu se sert,
Corbeau qui sur les pas d'Élie
Émiettais du pain au désert.
Partout la part que Dieu m'a faite,
Arrive, il est temps... mais, hélas !
Mort sans doute avec le prophète,
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

H. M.

FRAGMENT D'UNE ROMANCE,
« L'OISEAU QUE J'ATTENDS ».

(Voir pages 39, 47, 62, 92 et 107.)

RECUEILLEMENTS

Un Nom.

IL est un nom caché dans l'ombre de mon âme,
Que j'y lis nuit et jour et qu'aucun œil n'y voit,
Comme un anneau perdu que la main d'une femme
Dans l'abîme des mers laissa glisser du doigt.

Dans l'arche de mon cœur qui pour lui seul s'entr'ouvre,
Il dort enseveli sous une clé d'airain ;
De mystère et de peur mon amour le recouvre,
Comme après une fête on referme un écrin.

Si vous le demandez, ma lèvre est sans réponse,
Mais, tel qu'un talisman formé d'un mot secret,
Quand seul avec l'écho ma bouche le prononce,
Ma nuit s'ouvre, et dans l'âme un être m'apparaît.

En jour éblouissant l'ombre se transfigure ;
Des rayons échappés par les fentes des cieux
Colorent de pudeur une blanche figure
Sur qui l'ange ébloui n'ose lever les yeux.

C'est une vierge enfant et qui grandit encore ;
Il pleut sur ce matin des beautés et des jours ;
De pensée en pensée on voit son âme éclore,
Comme son corps charmant de contours en contours.

Un éblouissement de jeunesse et de grâce
Fascine le regard où son charme est resté.
Quand elle fait un pas, on dirait que l'espace
S'éclaire et s'agrandit pour tant de majesté.

Dans ses cheveux bronzés jamais le vent ne joue,
Dérobant un regard qu'une boucle interrompt,
Ils serpentent collés au marbre de sa joue,
Jetant l'ombre pensive aux secrets de son front.

Son teint calme et veiné des taches de l'opale,
Comme s'il frissonnait avant la passion,
Nuance sa fraîcheur des moires d'un lis pâle,
Où la bouche a laissé sa moite impression.

Sérieuse en naissant jusque dans son sourire,
Elle aborde la vie avec recueillement ;
Son cœur, profond et lourd chaque fois qu'il respire,
Soulève avec son sein un poids de sentiment.

Soutenant sur sa main sa tête renversée,
Et fronçant les sourcils qui couvrent son œil noir,
Elle semble lancer l'éclair de sa pensée
Jusqu'à des horizons qu'aucun œil ne peut voir.

Comme au sein de ces nuits sans brumes et sans voiles,
Où dans leur profondeur l'œil surprend les cieux nus,
Dans ces beaux yeux d'enfant, firmament plein d'étoiles,
Je vois poindre et nager des astres inconnus.

Des splendeurs de cette âme un reflet me traverse ;
Il transforme en Éden ce morne et froid séjour ;
Le flot mort de mon sang s'accélère, et je berce
Des mondes de bonheur sur ces vagues d'amour.

— Oh ! dites-nous ce nom, ce nom qui fait qu'on aime,
Qui laisse sur la lèvre une saveur de miel !
— Non, je ne le dis pas sur la terre à moi-même ;
Je l'emporte au tombeau pour m'embellir le ciel,

(Voir pages 44, 58, 79, 83 et 95.)

LES RAYONS ET LES OMBRES

Tristesse d'Olympio.

LES champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas [mornes ;
Non ! Le jour rayonnait dans un azur sans bornes
Sur la terre étendu,
L'air était plein d'encens et les prés de verdures,
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
Son cœur s'est répandu ;

L'automne souriait, les coteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine ;
Le ciel était doré ;
Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
Chantaient leur chant sacré !

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La masure où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié !

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
Les vergers en talus.
Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus !

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,
Y réveille l'amour
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose
Se poser tout à tour !

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin ;
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques ;
Il rêva jusqu'au soir ;
Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir !

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria,
Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe ;
Alors il s'écria :

« O douleur ! j'ai voulu, moi, dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

« Nos chambres de feuillage en halliers sont changées;
L'arbre où fut notre chiffre est mort, ou renversé ;
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé !

« Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre, elle buvait en descendant des bois ;
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts !

« On a pavé la route âpre et mal aplanie,
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,
Et de sa petitesse étalant l'ironie,
Son pied charmant semblait rire à côté du mien !

« La borne du chemin qui vit des jours sans nombre,
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

« La forêt ici manque et là s'est agrandie,
De tout ce qui fut nous, presque rien n'est vivant ;
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent !

« N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus?
L'air joue avec la branche au moment où je pleure ;
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes,
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir ;
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir !

« Car personne ici-bas ne termine et n'achève ;
Les pires des humains sont comme les meilleurs ;
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

« Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité !

« D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites;
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus.

« Quoi donc ! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes !
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes !
L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons?

« Nous vous comprenions tant ! doux, attentifs, austères,
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix !
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois !

« Répondez, vallon pur, répondez solitude,
O nature abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau ;

« Est-ce que vous serez à ce point insensible
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire et de chanter toujours?

« Est-ce que nous sentant errer dans vos retraites,
Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,
Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes
Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois ?

« Est-ce que vous pourrez, sans tristesse et sans plainte,
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,
Et la voir m'entraîner dans une morne étreinte,
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas ?

« Et s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,
Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,
Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :
— Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts !

« Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés, et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours !

« Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme,
Il plonge dans la nuit l'antre où nous rayonnons ;
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

« Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré, nous tenant par la main !

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en vogage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

« Mais toi, rien ne t'efface, amour ! toi qui nous charmes !
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard !
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes ;
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine
Où gisent ses vertus et ses illusions ;

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles ;
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur un champ de batailles,
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

« Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,
Loin des objets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe,
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ;

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile...
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! »

Oceano nox.

OH ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée,
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée.
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms d'ombre couverts
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures
Tandis que vous dormez dans les goémons verts !

On demande : — Où sont-ils? sont-ils rois dans quelque île?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile? —
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire,
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires?...
O flots, que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Aime celui qui t'aime, et vis heureuse en lui.
~~[illegible]~~
— Adieu ! — Sois son trésor, — tu es que fus le nôtre !
Va, mon enfant, l'un d'une famille à l'autre.
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui !

Ici l'on se retient, là-bas on se sustre
fille, épouse, ange, enfant, fais [illegible]
donne-nous un sujet, donne-lui un espoir.
Sois avec une larme entre avec un sourire !

(à ma fille en la maison
[illegible] février 1843.)

Victor Hugo

FRAGMENT DE LA POÉSIE « A MA FILLE, EN LA MAISON ».

(Voir pages 66, 90 et 97.)

POÉSIES NOUVELLES

Tristesse.

J'AI perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie :
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Une Soirée perdue.

J'ÉTAIS seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,
Ou presque seul ; l'auteur n'avait pas grand succès,
Ce n'était que Molière, et nous savons de reste
Que ce grand maladroit, qui fit un jour *Alceste*,
Ignora le bel art de chatouiller l'esprit
Et de servir à point un dénoûment bien cuit.
Grâce à Dieu, nos auteurs ont changé de méthode,
Et nous aimons bien mieux quelque drame à la mode,
Où l'intrigue, enlacée et roulée en feston,
Tourne comme un rébus autour d'un mirliton.

J'écoutais cependant cette simple harmonie,
Et comme le bon sens fait parler le génie,

J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaîté, si triste et si profonde
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer !
Et je me demandais : « Est-ce assez d'admirer?
Est-ce assez de venir, un soir, par aventure,
D'entendre au fond de l'âme un cri de la nature,
D'essuyer une larme, et de partir ainsi,
Quoi qu'on fasse d'ailleurs, sans en prendre souci? »
Enfoncé que j'étais dans cette rêverie,
Ça et là, toutefois, lorgnant la galerie,
Je vis que, devant moi, se balançait gaîment
Sous une tresse noire un cou svelte et charmant ;
Et, voyant cet ébène enchâssé dans l'ivoire,
Un vers d'André Chénier chanta dans ma mémoire,
Un vers presque inconnu, refrain inachevé,
Frais comme le hasard, moins écrit que rêvé.
J'osai m'en souvenir, même devant Molière ;
Sa grande ombre, à coup sûr, ne s'en offensa pas,
Et, tout en écoutant, je murmurais tout bas,
Regardant cette enfant, qui ne s'en doutait guère :
« Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie et de la neige effacerait l'éclat. »

Puis je songeais encore (ainsi va la pensée)
Que l'antique franchise, à ce point délaissée,
Avec notre finesse et notre esprit moqueur,
Ferait croire, après tout, que nous manquons de cœur ;
Que c'était une triste et honteuse misère
Que cette solitude à l'entour de Molière,
Et qu'il est *pourtant temps*, comme dit la chanson,
De sortir de ce siècle ou d'en avoir raison ;
Car à quoi comparer cette scène embourbée,
Et l'effroyable honte où la muse est tombée?
La lâcheté nous bride, et les sots vont disant
Que, sous ce vieux soleil, tout est fait à présent :
Comme si les travers de la famille humaine
Ne rajeunissaient pas chaque an, chaque semaine.
Notre siècle a ses mœurs, partant, sa vérité,
Celui qui l'ose dire est toujours écouté.

Ah ! j'oserais parler, si je croyais bien dire,
J'oserais ramasser le fouet de la satire,
Et l'habiller de noir, cet homme aux rubans verts
Qui se fâchait jadis pour quelques mauvais vers.
S'il rentrait aujourd'hui dans Paris la grand'ville,
Il y trouverait mieux pour émouvoir sa bile
Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet :
Nous avons autre chose à mettre au cabinet.
O notre maître à tous ! si ta tombe est fermée,
Laisse-moi, dans ta cendre un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter !
J'en aurai fait assez si je puis le tenter.
Apprends-moi de quel ton, dans ta bouche hardie,
Parlait la vérité, ta seule passion,
Et, pour me faire entendre, à défaut du génie,
J'en aurai le courage et l'indignation !

Ainsi je caressais une folle chimère.
Devant moi, cependant, à côté de sa mère,
L'enfant restait toujours, et le cou svelte et blanc
Sous les longs cheveux noirs se berçait mollement.
Le spectacle fini, la charmante inconnue
Se leva. Le beau cou, l'épaule à demi nue
Se voilèrent ; la main glissa dans le manchon ;
Et, lorsque je la vis au seuil de sa maison
S'enfuir, je m'aperçus que je l'avais suivie.
Hélas ! mon cher ami, c'est là toute ma vie.
Pendant que mon esprit cherchait sa volonté,
Mon corps avait la sienne et suivait la beauté ;
Et quand je m'éveillai de cette rêverie,
Il ne m'en restait plus que l'image chérie :
« Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat.
Se plie et de la neige effacerait l'éclat. »

Souvenir.

J'ESPÉRAIS BIEN pleurer, mais je croyais souffrir
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe, et la plus ignorée
Où dorme un souvenir

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait ce chemin?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà ces buissons où toute ma jeunesse,
Comme un essaim d'oiseaux chante au bruit de mes pas.
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas?

Ah ! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé !
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé !

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.
Tout respire en ces lieux ; les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits.
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent sous tes rayons tous les parfums du jour :
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant ;
Et rien qu'en regardant cette vallée amie,
Je redeviens enfant.

O puissance du temps, ô légères années !
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets ;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n'ont point aimé !

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier, du moment qu'il fait nuit?
Est-ce bien toi, grande âme, immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Eh quoi ! l'infortuné qui trouve une étincelle
Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis,
Qui saisit cette flamme et qui fixe sur elle
Ses regards éblouis ;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie,
Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve en pleurant,
Tu lui dis qu'il se trompe et que sa faible joie,
N'est qu'un affreux tourment !

Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,
D'un éternel baiser !

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,
Et qui pourra jamais aimer la vérité,
S'il n'est joie ou douleur, si juste et si certaine,
Dont quelqu'un n'ait douté?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures?
Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas,
Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures
Ne vous dérangent pas ;

Mais, lorsque par hasard le destin vous ramène
Vers quelque monument d'un amour oublié,
Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine
Qu'il vous heurte le pié.

Et vous criez alors que la vie est un songe ;
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge
Ne dure qu'un instant.

Malheureux ! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie ;
Ne le regrettez pas !

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
Vos agitations dans la fange et le sang,
Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière :
C'est là qu'est le néant !

Mais que vous revient-il de vos froides doctrines?
Que demandent au ciel ces regrets inconstants
Que vous allez semant sur vos propres ruines,
A chaque pas du Temps?

Oui, sans doute, tout meurt : ce monde est un grand rêve.
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plutôt ce roseau dans la main
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,
La source désséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés !

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet être immobile
Qui regarde mourir !

— Insensés ! dit le sage. — Heureux ! dit le poète. —
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,
Si le vent te fait peur?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast, à l'ange des ténèbres,
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,
Une tombe vivante où flottait la poussière
De notre mort chéri,

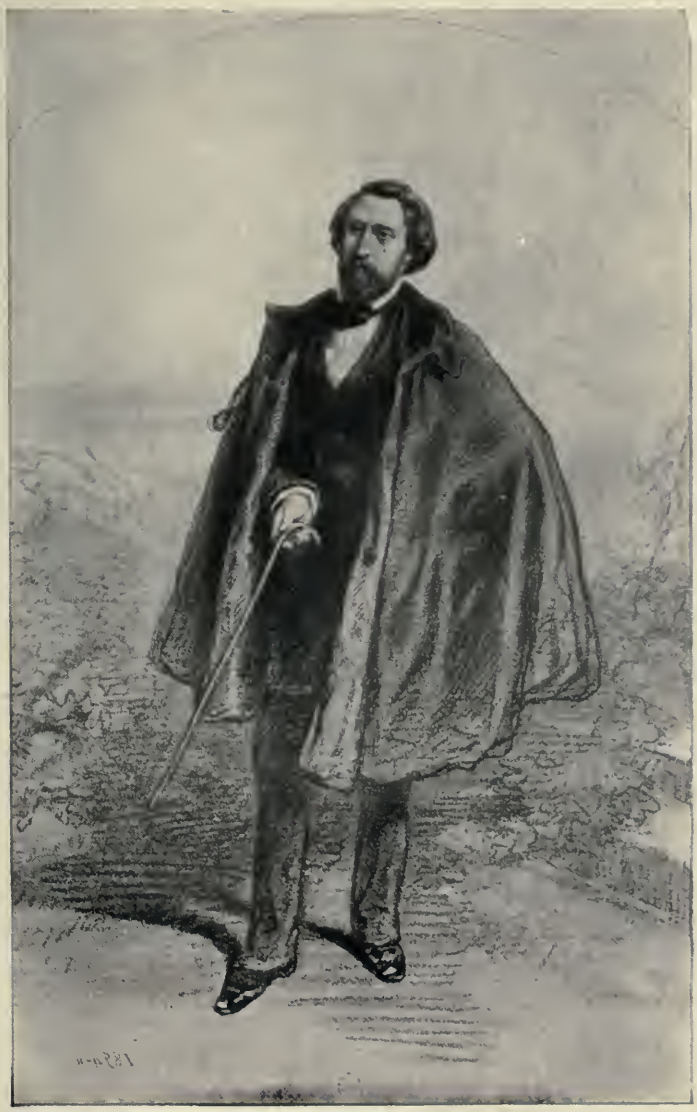
De notre pauvre amour, que, dans la nuit profonde,
Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé !
C'était plus qu'une vie, hélas ! c'était un monde
Qui s'était effacé !

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois.
Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire,
Et c'était une voix ;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,
Ces regards adorés dans les miens confondus ;
Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage,
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle ;
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,
Et j'aurais pu crier : « Qu'as-tu fait, infidèle,
Qu'as-tu fait du passé? »

Mais non : il me semblait qu'une femme inconnue
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux ;
Et je laissai passer cette froide statue
En regardant les cieux.



ALFRED DE MUSSET (1854)

LITHOGRAPHIE DE GAVARNI

Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé.
Eh bien ! qu'importe encore? O nature ! ô ma mère !
En ai-je moins aimé?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête ;
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché !
Comme le matelot brisé par la tempête,
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : « A cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle. »
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
Et je l'emporte à Dieu !

1843 CASIMIR DELAVIGNE

(Voir page 17.)

DERNIERS CHANTS

(Poésies posthumes.)

Les Limbes.

COMME un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire ;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
Ou de l'aurore

Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore !

Ce ciel terne, où manque un soleil
N'est jamais bleu, jamais vermeil
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agita d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis ont la candeur
De l'innocence ;
Sur leur sein pâle et sans reflets
Languissent des oiseaux muets ;
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là, sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret, comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille, ni lendemain !
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur !
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait envie !
De leurs yeux, qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité !
Ils se couronnent sans gaîté
De fleurs nouvelles,
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

Parmi tout ce peuple charmant,
Qui se meut si nonchalamment,
Qui fait sous son balancement
Plier les branches,
Quelle est cette ombre aux blonds cheveux,
Au regard timide, aux yeux bleus,
Qui ne mêle pas à leurs jeux
Ses ailes blanches?

Elle arrive, et, fantôme ailé,
Elle n'a pas encor volé ;
L'effroi dont son cœur est troublé,
J'en vois la cause :
N'est-ce pas celui que ressent
La colombe qui, s'avançant,
Pour essayer son vol naissant,
Voudrait et n'ose?

Non ! dans ses yeux roulent des pleurs.
« Belle enfant, calme tes douleurs ;
Là sont des fruits, là sont des fleurs
Dont tu disposes.

Laisse-toi tenter et crois-moi !
Cueille ces roses sans effroi ;
Car, bien que pâles comme toi,
Ce sont des roses.

« Triomphe en tenant à deux mains
Ta robe pleine de jasmins ;
Et puis, courant par les chemins,
Va les répandre.
Viens ! tu prendras en le guettant
L'oiseau qui, sans but voletant,
N'aime ni ne chante, et, partant,
Se laisse prendre.

« Avec ces enfants tu joueras ;
Viens ! ils tendent vers toi les bras ;
On danse tristement là-bas,
Mais on y danse.
Pourquoi penser, pleurer ainsi?
Aucun enfant ne pleure ici,
Ombre rêveuse ; mais aussi
Aucun ne pense.

« Dieu permet-il qu'un souvenir
Laisse ton cœur entretenir
D'un bien qui ne peut revenir
L'idée amère?
— Oui, je me souviens du passé,
Du berceau vide où j'ai laissé
Mon rêve à peine commencé,
Et de ma mère. »

Adieu.

De Saint-Just.

ADIEU, Madeleine chérie,
Qui te réfléchis dans les eaux,
Comme une fleur, dans la prairie,
Se mire au cristal des ruisseaux.
Ta colline, où j'ai vu paraître
Un beau jour qui s'est éclipsé,
J'ai rêvé que j'en étais maître ;
Adieu ! ce doux rêve est passé.

Assis sur la rive opposée,
Je te vois, lorsque le soleil
Sur tes gazons boit la rosée,
Sourire encore à ton réveil,
Et d'un brouillard pâle entourée,
Quand le jour meurt avec le bruit,
Blanchir comme une ombre adorée
Qui nous apparaît dans la nuit.

Doux trésors de ma moisson mûre,
De vos épis un autre est roi ;
Tilleuls dont j'aimais le murmure,
Vous n'aurez plus d'ombre pour moi ;
Ton coq peut tourner à sa guise,
Clocher, que je fuis sans retour :
Ce n'est plus à moi que la brise
Lui dit d'annoncer un beau jour.

Cette fenêtre était la tienne,
Hirondelle, qui vins loger
Bien des printemps dans ma persienne,
Où je n'osais te déranger ;
Dès que la feuille était fanée,
Tu partais la première, et moi
Avant toi je pars cette année :
Mais reviendrai-je comme toi?

Qu'ils soient l'amour d'un autre maître,
Ces pêchers dont j'ouvris les bras !
Leurs fruits verts, je les ai vus naître ;
Rougir, je ne les verrai pas.
J'ai vu des bosquets que je quitte
Sous l'été les roses mourir ;
J'y vois planter la marguerite :
Je ne l'y verrai pas fleurir.

Ainsi tout passe, et l'on délaisse
Les lieux où l'on s'est répété :
« Ici luira sur ma vieillesse
« L'azur de son dernier été. »

Heureux, quand on les abandonne,
Si l'on part en se comptant tous,
Si l'on part, sans laisser personne
Sous l'herbe qui n'est plus à vous.

Adieu, prairie où sur la brune,
Lorsque tout dort, jusqu'aux roseaux,
J'entendais rire au clair de lune
Les lutins des bois et des eaux,
Qui, sous ces clartés taciturnes,
Du trône disputant l'honneur,
Se livraient des assauts nocturnes
Autour des meules du faneur.

Adieu, mystérieux ombrages,
Sombre fraîcheur, calme inspirant ;
Mère de Dieu, de qui l'image
Consacre ce vieux tronc mourant,
Où, quand son heure est arrivée,
Le passereau, loin des larcins,
Vient cacher sa jeune couvée
Dans les plis de tes voiles saints.

Adieu, chapelle qui protège
Le pauvre contre ses douleurs ;
Avenue où, foulant la neige
De mes acacias en fleurs,
Lorsque le vent l'avait semée
Du haut de ses rameaux tremblants,
Je suivais quelque trace aimée
Empreinte sur ses flocons blancs.

Adieu, flots, dont le cours tranquille,
Couvert de berceaux verdoyants,
A ma nacelle, d'île en île,
Ouvrait mille sentiers fuyants,
Quand, rêveuse, elle allait sans guide
Me perdre, en suivant vos détours,
Dans l'ombre d'un dédale humide
Où je me retrouvais toujours.

Adieu, chers témoins de ma peine,
Forêt, jardin, flots que j'aimais !
Adieu, ma fraîche Madeleine !
Madeleine, adieu pour jamais !
Je pars, il le faut, et je cède ;
Mais le cœur me saigne en partant.
Qu'un plus riche qui te possède
Soit heureux où nous l'étions tant !

1845 TH. GAUTIER
(Voir page 111.)

ESPAÑA

In deserto.

LES pitons des sierras, les dunes du désert,
Où ne pousse jamais un seul brin d'herbe vert ;
Les monts aux flancs zébrés de tuf, d'ocre et de marne,
Et que l'éboulement de jour en jour décharne ;
Le grès plein de micas papillotant aux yeux,
Le sable sans profit buvant les pleurs des cieux,
Le rocher refrogné dans sa barbe de ronce,
L'ardente solfatare avec la pierre ponce
Sont moins secs et moins morts aux végétations
Que le roc de mon cœur ne l'est aux passions.
Le soleil de midi, sur le sommet aride,
Répand à flots plombés sa lumière livide,
Et rien n'est plus lugubre et désolant à voir
Que ce grand jour frappant sur ce grand désespoir.
Le lézard pâmé baille, et parmi l'herbe cuite
On entend résonner les vipères en fuite.
Là, point de marguerite au cœur étoilé d'or,
Point de muguet prodigue égrenant son trésor ;
Là, point de violette ignorée et charmante,
Dans l'ombre se cachant comme une pâle amante ;
Mais la broussaille rousse, et le tronc d'arbre mort,
Que le genou du vent, comme un arc, plie et tord :
Là, pas d'oiseau chanteur, ni d'abeille en voyage,
Pas de ramier plaintif, déplorant son veuvage ;

Mais bien quelque vautour, quelque aigle montagnard
Sur le disque enflammé fixant son œil hagard,
Et qui, du haut du pic, où son pied prend racine,
Dans l'or fauve du soir durement se dessine.
Tel était le rocher que Moïse, au désert,
Toucha de sa baguette et dont le flanc ouvert,
Tressaillant tout à coup, fit jaillir en arcade
Sur les lèvres du peuple une fraîche cascade.
Ah ! s'il venait à moi, dans mon aridité,
Quelque reine des cœurs, quelque divinité,
Une magicienne, un Moïse femelle,
Traînant dans le désert les peuples après elle,
Qui frappât le rocher dans mon cœur endurci,
Comme de l'autre roche on en verrait aussi
Sortir en jet d'argent des eaux étincelantes
Où viendraient s'abreuver les racines des plantes ;
Où les pâtres errants conduiraient leurs troupeaux
Pour se coucher à l'ombre et prendre le repos ;
Où, comme en un vivier, les cigognes fidèles
Plongeraient leurs grands becs et laveraient leurs ailes.

A Zurbaran.

MOINES de Zurbaran, blancs chartreux qui, dans l'ombre,
Glissez silencieux sur les dalles des morts,
Murmurant des Pater et des Avé sans nombre,

Quel crime expiez-vous par de si grands remords?
Fantômes tonsurés, bourreaux à face blême !
Pour le traiter ainsi, qu'a donc fait votre corps?

Votre corps modelé par le doigt de Dieu même,
Que Jésus-Christ, son fils, a daigné revêtir,
Vous n'avez pas le droit de lui dire : « Anathème ! »

Je conçois les tourments et la foi du martyr,
Les jets de plomb fondu, les bains de poix liquide,
La gueule des lions prête à vous engloutir ;

Sur un rouet de fer les boyaux qu'on dévide,
Toutes les cruautés des empereurs romains ;
Mais je ne comprends pas ce morne suicide !

Pourquoi donc, chaque nuit, pour vous seuls, inhumains,
Déchirer votre épaule à coups de disciplime,
Jusqu'à ce que le sang ruisselle sur vos reins?

Pourquoi ceindre toujours la couronne d'épine
Que Jésus sur son front ne mit que pour mourir,
Et frapper à plein poing votre maigre poitrine?

Croyez-vous donc que Dieu s'amuse à voir souffrir,
Et que ce meurtre lent, cette froide agonie,
Fassent pour vous le ciel plus facile à s'ouvrir?

Cette tête de mort entre vos doigts jaunie,
Pour ne plus en sortir, qu'elle rentre au charnier !
Que votre fosse soit par un autre finie !

L'esprit est immortel, on ne peut le nier ;
Mais dire comme vous que la chair est infâme,
Statuaire divin, c'est te calomnier !

Pourtant, quelle énergie et quelle force d'âme
Ils avaient ces chartreux, sous leur pâle linceul,
Pour vivre sans amis, sans famille et sans femme,

Tout jeunes et déjà plus glacés qu'un aïeul,
N'ayant pour horizon qu'un long cloître en arcades,
Avec une pensée, en face de Dieu seul !

Tes moines, Lesueur, près de ceux-là sont fades.
Zurbaran de Séville a mieux rendu que toi
Leurs yeux plombés d'extase et leurs têtes malades,

Le vertige divin, l'enivrement de foi
Qui les fait rayonner d'une clarté fiévreuse,
Et leur aspect étrange à vous donner l'effroi.

Comme son dur pinceau les laboure et les creuse !
Aux pleurs du repentir comme il ouvre des lits
Dans les rides sans fond de leur face terreuse !

Comme du froc sinistre il allonge les plis !
Comme il sait lui donner les pâleurs du suaire,
Si bien que l'on dirait des morts ensevelis !

Qu'il vous peigne en extase au fond du sanctuaire,
Du cadavre divin baisant les pieds sanglants,
Fouettant votre dos bleu comme un fléau bat l'aire,

Vous promenant, rêveurs, le long des cloîtres blancs,
Par file assis à table au frugal réfectoire,
Toujours il fait de vous des portraits ressemblants.

Deux teintes seulement, clair livide, ombre noire,
Deux poses, l'une droite, et l'autre à deux genoux,
A l'artiste ont suffi pour peindre votre histoire.

Forme, rayon, couleur, rien n'existe pour vous ;
A tout objet réel vous êtes insensibles,
Car le ciel vous enivre et la croix vous rend fous ;

Et vous vivez muets, inclinés sur vos Bibles,
Croyant toujours entendre aux plafonds entr'ouverts
Éclater brusquement les trompettes terribles !

O moines ! maintenant, en tapis frais et verts,
Sur les fosses par vous à vous-mêmes creusées
L'herbe s'étend : eh bien ! que dites-vous aux vers?

Quels rêves faites-vous? Quelles sont vos pensées?
Ne regrettez-vous pas d'avoir usé vos jours
Entre ces murs étroits, sous ces voûtes glacées?

Ce que vous avez fait, le feriez-vous toujours?

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.
Eug. Fasquelle, éditeur.

(Voir page 76.)

LES BRETONS

Combat de loups et de taureaux.

L'ÉTÉ, lorsque du ciel tombe enfin la nuit fraîche,
Les bestiaux tout le jour retenus dans la crèche
Vont errer librement : au pied des verts coteaux
Ils suivent pas à pas les longs détours des eaux,
S'étendent sur les prés, ou, dans la vapeur brune,
Hennissent bruyamment aux rayons de la lune.
Alors, de sa tanière, attiré par leurs voix,
Les yeux en feu, le loup, comme un trait sort du bois,
Tue un jeune poulain, étrangle une génisse ;
Mais avant que sur eux l'animal ne bondisse,
Souvent tout le troupeau se rassemble, et les bœufs,
Les cornes en avant, se placent devant eux ;
Le loup rôde à l'entour, ouvrant sa gueule ardente,
Et, hurlant, il se jette à leur gorge pendante ;
Mais il voit de partout les fronts noirs se baisser
Et des cornes toujours prêtes à le percer.
Enfin, lâchant sa proie, il fuit, lorsqu'une balle
L'atteint, et les bergers, en marche triomphale,
De hameaux en hameaux, promènent son corps mort :
Tel le loup qu'on voyait ce jour-là dans Coat-Lorh.

O landes ! ô forêts ! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,
Bretagne ! d'où te vient l'amour de tes enfants? —
Des villes d'Italie, où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte,
J'arrivai, plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré ;
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale !
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer,
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare ;
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros,
Pour chanter les combats des loups et des taureaux !

LES STALACTITES

A la Font-Georges.

O CHAMPS pleins de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
Tout filés d'or !

O ma vieille Font-Georges,
Vers qui les rouges-gorges
Et le doux rossignol
Prenaient leur vol !

Maison blanche, où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage qui boit
Les pleurs du toit !

(1) BANVILLE (Théodore DE), né à Moulins en 1823, mort à Paris en 1891. Venu après Hugo, Musset et Gautier, Banville passa maître sans cesser d'être leur digne et respectueux élève, — gardant scrupuleusement le culte de la forme, et ne dédaignant jamais d'être « un bon ouvrier ».

Dès 1842, *les Cariatides* avaient appelé sur lui l'attention de la critique. En 1846 parurent les *Stalactites ;* mais ce n'est qu'en 1857 qu'il fut placé hors de pair, grâce aux *Odes funambulesques*. Avec elles, Banville avait ce rare mérite de doter le dix-neuvième siècle d'une poésie comique ; émaillant le vers d'une foule de traits d'esprit, le disloquant sans jamais lui faire perdre de son harmonie, et jonglant avec les mots et surtout avec les rimes dont il a poussé la richesse jusqu'à l'outrance.

Cette virtuosité incomparable lui a permis de faire revivre les vieux rythmes oubliés du moyen âge et de la Renaissance. Passant par Marot et par Ronsard, il remonte jusqu'à Villon avec ses *Trente-six Ballades joyeuses* (1873), et même jusqu'à Charles d'Orléans avec ses *Rondels* (1875).

Il est aussi, d'après la grande tradition classique, le créateur en vers de tout un théâtre de fantaisie qui se peut presque égaler parfois au théâtre de Musset, et où il faut citer : le *Feuilleton d'Aristophane*, le *Beau Léandre*, *Diane au bois*, les *Fourberies de Nérine*, *la Pomme*, *Florise*, *Deidamia*, etc.

O source claire et froide,
Qu'ombrageait le tronc roide
D'un noyer vigoureux
A moitié creux !

Sources ! fraîches fontaines !
Qui, douces à mes peines,
Frémissiez autrefois
Rien qu'à ma voix !

Bassin où les laveuses
Chantaient insoucieuses,
En battant sur leur banc
Le linge blanc !

O sorbier centenaire,
Dont trois coups de tonnerre
Avaient laissé tout nu
Le front chenu !

Tonnelles et coudrettes,
Verdoyantes retraites
De peupliers mouvants
A tous les vents !

O vignes purpurines,
Dont, le long des collines,
Les ceps accumulés
Ployaient gonflés ;

Où, l'automne venue,
La Vendange mi-nue
A l'entour du pressoir
Dansait le soir !

O buissons d'églantines,
Jetant dans les ravines,
Comme un chêne le gland,
Leur fruit sanglant !

Murmurante oseraie,
Où le ramier s'effraie ;
Saule au feuillage bleu
Lointains en feu !

Rameaux lourds de cerises !
Moissonneuses surprises
A mi-jambe dans l'eau
Du clair ruisseau !

Antres, chemins, fontaines,
Acres parfums et plaines,
Ombrages et rochers
Souvent cherchés !

Ruisseaux ! forêts ! silence !
O mes amours d'enfance !
Mon âme, sans témoins,
Vous aime moins

Que ce jardin morose
Sans verdure et sans rose,
Et ces sombres massifs
D'antiques ifs,

Et ce chemin de sable
Où j'eus l'heur ineffable,
Pour la première fois
D'ouïr sa voix !

Où, rêveuse, l'amie
Doucement obéie,
S'appuyant à mon bras,
Parlait tout bas,

Pensive et recueillie,
Et d'une fleur cueillie
Brisant le cœur discret
D'un doigt distrait,

A l'heure où sous leurs voiles
Les tremblantes étoiles
Brodent le ciel changeant
De fleurs d'argent.

Théodore de Banville

TABLE

		Pages
ANDRIEUX	Le Meunier de Sans-Souci.	21
ARNAULT.	La Feuille	16
ARVERS	Sonnet	82
BANVILLE (Th. de).	A la Font-Georges	148
BARBIER (A.) . . .	La Curée	68
	L'Idole	71
	Michel-Ange	80
	Gœthe.	81
BÉRANGER	Mon Habit.	42
—	Les Souvenirs du peuple.	50
—	Le Vieux Vagabond.	79
BRIZEUX	La Maison du Moustoir.	76
—	Le Convoi de Louise.	77
—	Le Pont-Kerlô.	78
—	Combat de loups et de taureaux.	147
CHATEAUBRIAND.	Le Montagnard émigré.	7
CHÉNIER (A.). . .	L'Aveugle.	24
—	La Jeune Tarentine.	31
—	La Flûte	32
—	Versailles	32
—	La Jeune Captive.	34
—	Derniers Vers.	36
CHÉNIER (M.-J.). .	La Promenade.	9
DELAVIGNE (C.). .	Aux ruines de la Grèce païenne.	17
—	Les Limbes	137
—	Adieu.	140
GAUTIER (Th.). . .	Pastel.	112
—	In deserto.	143
—	A Zurbaran	144

Pages

HUGO (V.). . . . . La Grand'Mère. 44
— Adieux de l'hôtesse arabe. 58
— Ce siècle avait deux ans. 73
— Napoléon II. 83
— Puisque j'ai mis ma lèvre... 89
— Passé 95
— Tristesse d'Olympio. 121
— Oceano nox 126

LAMARTINE. . . . Le Lac 39
— Le Crucifix 47
— Éternité de la nature, brièveté de l'homme. . 62
— Le Chien 92
— Chœur des cèdres du Liban. 107
— Un Nom. 119

MILLEVOYE. . . . La Chute des feuilles. 13

MOREAU (H.) . . . Le Poète mourant. 14
— Sur la Mort d'une cousine de sept ans. . . . 114
— La Fermière. 115
— La Voulzie. 117

MUSSET (A. DE) . . A une étoile. 66
— Le Pélican. 90
— La Chaumière incendiée. 91
— La Nuit d'octobre. 97
— Tristesse. 129
— Une Soirée perdue. 129
— Souvenir. 131

SAINTE-BEUVE . . Toujours je la connus pensive et sérieuse... . 59
— Sonnet 61

VIGNY (A. DE). . . Moïse 53

GRAVURES HORS TEXTE

HUGO (VICTOR). 44
VIGNY (ALFRED DE). 56
LAMARTINE (ALPHONSE DE). 92
MUSSET (ALFRED DE). 136

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 2-26.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, Paris (6e) — R. C. Seine 84426

Le catalogue général de la Librairie Larousse et les prospectus des principales publications sont envoyés gratis et franco sur demande.

Dictionnaires Larousse

encyclopédiques et illustrés

Les *Dictionnaires Larousse* sont aujourd'hui universellement connus. Partout on s'accorde à les considérer comme les meilleurs des dictionnaires et, peut-on dire, comme les types mêmes du genre. A l'heure actuelle où les conditions de la vie nous obligent plus que jamais à avoir sur toutes choses des idées précises et des renseignements exacts, ce sont des ouvrages qui ont leur place marquée dans tous les foyers. Il existe des éditions de tous prix, dont l'ensemble constitue une série unique au monde. Enrichissant sans relâche cette incomparable collection, la Librairie Larousse a entrepris, à côté des *dictionnaires encyclopédiques généraux*, la publication de *dictionnaires spéciaux*, en vue de répondre à tous les besoins de l'existence présente.

Dictionnaires Encyclopédiques Généraux

Larousse du XXe siècle, *en six volumes* grand in-4° (32 × 25) [en cours de publication]. Ce nouveau dictionnaire sera la grande encyclopédie de notre temps. Il dépasse de loin tout ce qui a jamais été fait dans ce genre d'ouvrages par la largeur du plan, la nouveauté de la documentation et la prodigieuse quantité de renseignements précis et substantiels qu'on y trouve sur les faits, les idées et les hommes jusqu'à la date d'aujourd'hui. Le *Larousse du XXe Siècle* sera l'ouvrage fondamental de toute bibliothèque moderne, l'instrument de travail le plus parfait qui ait encore été mis à la disposition des esprits cultivés. Il est édité avec le plus grand soin, illustré de gravures au trait, gravures photographiques, héliogravures en noir et en couleurs, d'une richesse sans égale et pour l'exécution desquelles les perfectionnements les plus récents ont été mis à contribution. (*Demander le prospectus spécimen, avec conditions de souscription.*)

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Dictionnaires Encyclopédiques Généraux
(suite)

Larousse Universel, *en deux volumes*. L'encyclopédie usuelle de la famille, *condensant* tout le savoir humain sous une forme concise et claire. Immense succès (déjà plus de 380.000 souscripteurs!). Deux magnifiques volumes de près de 1 300 pages chacun (format 21 × 30,5) 128 416 articles, 27 000 gravures, 72 planches et cartes en couleurs, 112 planches en similigravure, 800 tableaux et cartes en noir.

(*Facilités de paiement. — Demander le fascicule spécimen.*)

Nouveau Petit Larousse illustré. Le plus complet des dictionnaires manuels. *Un volume* de 1 760 pages (format 13,5 × 20), 6 200 gravures, 140 tableaux encyclopédiques dont 4 en couleurs, 16 planches en similigravure, 140 cartes dont 7 en couleurs.

Larousse classique illustré. *Un volume* de 1 275 pages (13,5 × 20), 4 150 gravures, 70 tableaux et 114 cartes en noir et en couleurs.

Larousse élémentaire illustré. *Un volume* de 1 275 pages (*format* 10,5 × 16,5), 2 500 gravures, 37 tableaux dont 2 en couleurs, 24 cartes.

Dictionnaire illustré de la langue française. *Un volume* de 948 pages (10,5 × 16,5), 1 900 gravures, 37 tableaux dont 2 en couleurs.

Larousse de poche. *Un volume* de 1 302 pages sur papier bible (format 10,5 × 16,5; épaisseur, 2 centimètres; poids, 300 grammes).

Dictionnaires Encyclopédiques Spéciaux

Larousse médical illustré, publié sous la direction du Dr Galtier-Boissière. La seule encyclopédie d'hygiène et de médecine, vraiment pratique et sérieuse, qui ait été publiée à l'usage du grand public. Edition entièrement refondue et augmentée par le Dr Burnier. Magnifique volume in-4° (20 × 27), illustré de plus de 2400 gravures et de nombreuses planches en noir et en coul. (*Facilités de paiement. — Demander le prospectus spécimen.*)

Larousse ménager, dictionnaire illustré de la vie domestique. Le livre qui donne à tous les moyens de lutter contre la vie chère; de réaliser au foyer de quotidiennes économies, tout en augmentant le bien-être de la famille. Toutes les recettes pratiques, toutes les ressources à utiliser : entretien de la maison, cuisine, couture, ouvrages de dames, travaux d'amateurs, etc. Magnifique volume (20 × 27), 1 260 pages, 2 112 gravures, 21 planches en couleurs, 27 planches en noir. (*Facilités de paiement. — Demander le prospectus spécimen.*)

Larousse agricole illustré, *en deux volumes*, publié sous la direction de E. Chancrin, inspecteur gén. de l'agriculture, et R. Dumont. L'ouvrage le plus pratique et le plus largement conçu qui ait jamais été fait dans ce genre : contient tout ce qui concerne l'agriculture, l'horticulture, l'élevage, etc. ; s'adresse à toutes les personnes qui s'intéressent aux choses agricoles. 1 700 pages (32 × 25), 5 200 gravures, 40 planches en couleurs, 102 pl. en noir. (*Facilités de paiement. — Demander le prospectus spécimen.*)

Grands ouvrages illustrés
L'Univers pittoresque

(COLLECTION IN-4° LAROUSSE)

Imprimés sur magnifique papier couché, dans un grand format (32 × 25 centimètres), merveilleusement illustrés par les procédés de gravure photographique les plus perfectionnés, enrichis de nombreuses planches et cartes en noir et en couleurs, et revêtus de reliures originales signées d'artistes comme GRASSET, AURIOL, GIRALDON, etc., les ouvrages de la *Collection in-4° Larousse* présentent sous une forme pittoresque et luxueuse les divers aspects de la science et de la vie. Dus à la plume d'écrivains autorisés et sérieusement documentés, ils embrassent l'histoire, la géographie, les sciences, la littérature, les arts, etc., et l'ensemble constituera la plus originale et la plus attrayante des encyclopédies.

De larges facilités de paiement mettent ces ouvrages à la portée de toutes les bourses. (Demander catalogue et prospectus avec conditions détaillées.)

Histoire

Histoire générale des Peuples, de l'antiquité à nos jours, *en trois volumes*, publiée sous la direction de Maxime PETIT avec la collaboration de cinquante savants. Les grandes phases de l'évolution de l'humanité présentées de la façon la plus vivante : événements importants, personnages illustres, mœurs, institutions, lettres, arts, etc. 2027 gravures photographiques, 96 planches en noir, 11 planches en couleurs, 74 cartes.

Histoire de France illustrée (des origines à la fin de la guerre de 1870-71), *en deux volumes*, par Maxime PETIT. Toute la vie française à travers les siècles : un texte précis et impartial, une documentation iconographique sans analogue. 2028 gravures photographiques, 43 planches en couleurs, 9 cartes en couleurs, 96 cartes en noir.

Histoire de France contemporaine (1871-1913), par Maxime PETIT. Tableau complet et documenté : histoire politique, sociale, littéraire, artistique, etc. 1 164 gravures photographiques, 40 tableaux, 11 planches en couleurs, 22 cartes en noir et en couleurs.

La France héroïque et ses Alliés (1914-1919), la plus intéressante histoire de la Grande Guerre, *en deux volumes*, par G. GEFFROY, LÉOPOLD-LACOUR, L. LUMET. Un récit clair, vivant et bien coordonné, animé d'une saisissante illustration photographique. 1 283 gravures, 51 planches et 28 cartes hors texte en noir et en couleurs.

Ces trois derniers ouvrages forment, en cinq volumes, une histoire de France complète, la plus vivante et la plus intéressante qui existe.

COLLECTION IN-4° LAROUSSE (Suite)

Géographie Pittoresque

Nouvel Atlas Larousse. Texte de L. ABENSOUR. La grande géographie aujourd'hui indispensable à tous : le monde entier, décrit, expliqué, photographié, tel qu'il est après les nombreux changements de ces dernières années. 110 cartes en couleurs ou en noir absolument à jour, 1 519 gravures photographiques, 35 000 lignes de texte.

La France, Géographie illustrée, *en deux volumes*, par P. JOUSSET. *Nouvelle édition refondue.* La géographie de notre pays, y compris l'Alsace et la Lorraine, présentée de la façon la plus originale et la plus attrayante : un texte vivant et coloré, une merveilleuse évocation de tous les aspects et curiosités du pays : sites, monuments, costumes, .etc., par la photographie d'après nature. 1 987 gravures photographiques, 49 planches hors texte, 24 cartes et plans en noir, 32 cartes en couleurs.

Paris et ses Environs, par A. DAUZAT et F. BOURNON. Le seul ouvrage qui reproduise, par le texte et l'illustration, la physionomie exacte du Paris d'après-guerre et accorde aux environs une place en rapport avec leur importance touristique. 704 gravures photographiques, 3 planches en couleurs, 28 planches en noir, 30 cartes.

L'Allemagne contemporaine illustrée, par P. JOUSSET. L'Allemagne d'avant la guerre, avec un appendice sur l'Allemagne actuelle. 588 gravures, 8 cartes en couleurs, 14 cartes ou plans en noir.

La Belgique illustrée, par DUMONT-WILDEN. *Nouvelle édition refondue.* La Belgique telle qu'elle est aujourd'hui. 585 gravures photographiques, 4 planches en couleurs, 16 planches en noir, 24 cartes.

L'Espagne et le Portugal illustrés, par P. JOUSSET. Toute la péninsule ibérique avec ses beautés pittoresques et ses populations originales. 772 gravures, 19 planches hors texte, 21 cartes et plans.

Les États-Unis, par Ch. CESTRE, professeur de littérature et civilisation américaines à la Sorbonne. Un ouvrage entièrement neuf sur un pays qu'il faut connaître. 600 gravures, 16 planches en une ou plusieurs couleurs, dont 8 héliogravures, etc.

La Hollande illustrée. Description géographique, mœurs, commerce, industrie. 349 gravures photographiques, 15 planches en noir, 2 planches en couleurs, 39 cartes en noir et en couleurs.

L'Italie illustrée, par P. JOUSSET. Une documentation absolument à jour sur l'Italie d'aujourd'hui. 748 gravures photograqhipues, 12 planches, 14 cartes et plans en couleurs, 10 cartes en noir.

Le Japon illustré, par Félicien CHALLAYE. Le Japon avec ses paysages étranges, la vie au Japon, mœurs, organisation sociale, commerce, etc. 676 gravures, 12 planches en noir ou en couleurs, 26 cartes et plans.

La Suisse illustrée, par A. DAUZAT. Aspects pittoresques, mœurs, institutions, littérature, arts, etc. 635 gravures photographiques, 10 cartes en noir, 11 cartes en couleurs, 2 planches en couleurs, 12 planches en noir.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, PARIS (6e)

COLLECTION IN-4° LAROUSSE (Suite)

Sciences de la nature

L'Air et sa conquête, par A. Berget, ancien président de la Société française de navigation aérienne. L'air au point de vue scientifique, la météorologie, les industries de l'air, l'aviation. 700 gravures, 276 cartes ou dessins, 26 planches en une ou plusieurs couleurs, dont 20 héliogravures.

Le Ciel, *astronomie pour tous,* par A. Berget. 710 gravures photographiques (dont un grand nombre de photographies directes du ciel), 275 cartes ou dessins, 2 cartes en couleurs, 8 hors-texte en couleurs, 16 hors-texte monochromes.

La Terre, Géologie pittoresque, par Aug. Robin, correspondant du Muséum. 760 gravures photographiques, 24 hors-texte, 53 tableaux de fossiles, 158 dessins et 3 cartes géologiques en couleurs.

La Mer, par Clerc-Rampal. Original ouvrage d'ensemble sur la mer : océanographie, histoire du navire et de la navigation. 636 gravures photographiques, 16 hors-texte, 4 planches en couleurs, 6 cartes en couleurs, 316 cartes en noir ou dessins.

Histoire naturelle illustrée, en *deux volumes.* Une présentation moderne, vivante et pittoresque des sciences si passionnantes de la nature :

I. *Les Plantes,* par J. Costantin, membre de l'Institut, et F. Faideau. 796 gravures photogr., 338 dessins, 26 planches en noir et en couleurs.

II. *Les Animaux,* par L. Joubin, membre de l'Institut, et Aug. Robin. 910 gravures photogr., 1110 dessins, 29 planches en noir et en couleurs.

Littérature

Histoire de la Littérature française illustrée, *en deux volumes,* publiée sous la direction de Joseph Bédier, de l'Académie française, professeur au Collège de France, et Paul Hazard, professeur au Collège de France, avec la collaboration de critiques et d'hommes de lettres. Une œuvre entièrement originale, résumant pour le grand public l'enseignement des maîtres de la critique et de l'érudition contemporaines. 857 gravures photographiques et 54 hors-texte dont 8 en couleurs.

Arts

Le Musée d'Art (des Origines au XIXe siècle), publié avec la collaboration de critiques d'art et écrivains autorisés. Splendide ouvrage d'initiation artistique. 900 gravures photographiques, 50 planches hors texte.

Le Musée d'Art (XIXe siècle), publié avec la collaboration de critiques d'art et écrivains autorisés. 1000 gravures photographiques, 58 planches hors texte.

Le Musée d'art *forme, en deux volumes seulement, la plus belle histoire de l'art dans tous les temps et dans tous les pays.*

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Littérature

Chefs-d'œuvre des grands écrivains

(*BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE*)

Tout le monde devrait posséder les grandes œuvres qui sont le patrimoine de l'esprit humain. La *Bibliothèque Larousse* les met à la portée de tous en des volumes d'un beau format et d'une présentation originale et attrayante. Leur typographie nette et élégante, leur intéressante illustration (fac-similés de gravures des éditions originales, portraits, autographes, etc.), les notices et annotations sobres et documentées qui accompagnent les textes sans les surcharger donnent à ces éditions une place à part entre toutes les collections de ce genre. Ajoutons qu'elles rendent accessibles à tous un certain nombre d'ouvrages que leur étendue ne permet généralement pas de lire intégralement : les larges extraits qu'elles en donnent sont reliés entre eux par des notices analytiques; on peut suivre ainsi la pensée de l'auteur et avoir une idée de l'ensemble (format 13,5 × 20).

XVIe siècle

Ronsard : Œuvres choisies illustrées ..... 1 vol.
Rabelais : Gargantua et Pantagruel ..... 3 vol.

XVIIe siècle

Corneille : Théâtre choisi illustré ..... 3 vol.
Racine : Théâtre complet illustré ..... 3 vol.
Molière : Théâtre complet illustré ..... 8 vol.
Chefs-d'œuvre comiques des successeurs de Molière ... 2 vol.
La Fontaine : Fables illustrées ..... 2 vol.
Boileau : Œuvres poétiques illustrées ..... 1 vol.
Bossuet : Œuvres choisies illustrées ..... 2 vol.
Fénelon : Œuvres choisies ..... 2 vol.
Pascal : Les Pensées ..... 2 vol.
La Bruyère : Les Caractères ..... 2 vol.
La Rochefoucauld : Maximes ..... 1 vol.
Mme de Sévigné : Lettres choisies illustrées ..... 2 vol.
Mme de La Fayette : La Princesse de Clèves ..... 1 vol.

XVIIIe siècle

Regnard : Théâtre choisi illustré ..... 2 vol.
Saint-Simon : Mémoires (extraits) ..... 4 vol.
Abbé Prévost : Manon Lescaut ..... 1 vol.
J.-J. Rousseau : Confessions, Emile (extraits) ..... 2 vol.
Voltaire : Romans, théâtre, poésies, etc ..... 6 vol.
Diderot : Œuvres choisies illustrées ..... 3 vol.
Montesquieu : Lettres persanes ..... 1 vol.
Beaumarchais : Théâtre choisi illustré ..... 2 vol.
Bernardin de Saint-Pierre : Paul et Virginie ..... 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE (Suite)

XIXe siècle

Chateaubriand : Œuvres choisies illustrées ..... 3 vol.
Benjamin Constant : Adolphe et œuvres choisies..... 1 vol.
Stendhal : La Chartreuse de Parme..... 2 vol.
— Le Rouge et le Noir ..... 2 vol.
— Chroniques italiennes ..... 1 vol.
Ch. Nodier : Contes choisis..... 2 vol.
Mérimée : Œuvres choisies..... 3 vol.
P.-L. Courier : Œuvres choisies..... 2 vol.
Balzac : Le Père Goriot ..... 1 vol.
— Eugénie Grandet..... 1 vol.
— La Cousine Bette ..... 2 vol.
— Le Cousin Pons ..... 1 vol.
— Le Lys dans la vallée ..... 1 vol.
— Le Médecin de campagne ..... 1 vol.
— La Peau de chagrin ..... 1 vol.
— La Rabouilleuse ..... 1 vol.
Gérard de Nerval : Œuvres choisies illustrées ..... 1 vol.
Lamartine : Œuvres choisies illustrées..... 7 vol.
Alfred de Musset : Œuvres complètes illustrées ..... 8 vol.
Alfred de Vigny : Œuvres illustrées ..... 7 vol.
Baudelaire : Les Fleurs du Mal et Œuvres choisies.. 2 vol.
Sainte-Beuve : Profils et jugements littéraires..... 3 vol.
Murger : Scènes de la vie de bohème ..... 1 vol.
Eugène Noël : Mémoires d'un imbécile..... 1 vol.

Anthologies

Anthologie des écriv. français des XVe et XVIe s... 2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVIIe siècle.... 2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVIIIe siècle..... 2 vol.
Anthologie des écrivains français du XIXe siècle..... 4 vol.
Anthologie des écrivains français contemporains.... 2 vol.
Les Chefs-d'œuvre de la langue française..... ..... 2 vol.

Littératures étrangères

Shakespeare : Œuvres choisies illustrées ..... 5 vol.
Tourguenev : Eaux printanières ..... 1 vol.
Gogol : L'Inspecteur..... 1 vol.

Les ouvrages de cette collection se vendent sous couverture de luxe rempliée, tirage deux tons, en reliure Bradel genre XVIIIe siècle ou en reliure demi-peau, tête et fers dorés (les ouvrages en deux ou trois volumes sont généralement reliés en un seul). Pour toute commande d'au moins 60 francs le paiement peut être fait par versements mensuels (demander le catalogue.)

Hors série : Victor Hugo : Œuvres choisies illustrées. *Deux volumes* d'environ 550 pages chacun, illustrés de 60 gravures dont 48 hors texte (*Poésie*, 1 vol. ; *Prose*, 1 vol.). Ces deux volumes se vendent sous couverture rempliée, en reliure Bradel ou en reliure demi-peau.

Littérature

Études, histoire littéraire, etc.

Littérature française illustrée. (Voir plus haut: *Col. in-4° Larousse.*)

Histoire de la littérature et de la pensée françaises, *des origines à nos jours*, par Daniel MORNET, professeur à la Sorbonne. Un volume illustré de 6 hors-texte (24 portraits), sous couverture rempliée.

Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines, par D. MORNET. Un vol. 4 hors-texte. Couverture rempliée.

La Littérature française aux XIXe et XXe siècles, par Ch. LE GOFFIC. Tableau d'ensemble, accompagné de *pages-types. Deux volumes* illustrés de 76 gravures, sous couverture rempliée.

Dictionnaire synoptique d'étymologie française, par Henri STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune. Un volume in-12 de 960 pages.

Vocabulaire par l'Image de la langue française, par A. PINLOCHE. Attrayante et originale méthode pour arriver à bien posséder le vocabulaire français. Un volume in-8°, 6 000 figures avec légendes.

Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages.

Comment on prononce le français, par Ph. MARTINON. Traité complet de prononciation. Un volume in-12.

Comment on parle en français, par Ph. MARTINON. Une grammaire pratique, basée sur le bon usage et complétant ainsi la grammaire classique. Un volume in-12.

Beaux-Arts

Les Arts décoratifs modernes — France. Importante documentation iconographique. Chaque genre est représenté par un certain nombre d'œuvres reproduites par la photographie; de brèves notices résument les notions essentielles. Beau vol. (20×27), 800 grav., 2 planches en couleurs.

L'Art vivant : Tomes I, II, III (années 1925, 1926, 1927). Chaque tome renferme la collection complète d'une année et forme un superbe volume de près de 1 000 pages (32×25), très richement illustré et revêtu d'une artistique reliure toile. (V. plus loin: *Périodiques Larousse.*)

Anthologie d'Art français *(Peinture, XIXe et XXe siècles)*, en *trois volumes*, par Ch. SAUNIER. 368 reproductions photographiques en pleine page, avec une étude sur le mouvement artistique (format 13,5×20).

Le Musée d'Art. (Voir plus haut : *Collection in-4° Larousse.*)

Rapport général sur l'Exposition des Arts décoratifs en *18 volumes.* Déjà parus : IV, *Mobilier;* V, *Accessoires du mobilier;* VI. *Tissu et Papier;* IX, *Parure;* XI, *Rue et Jardin.* Chaque volume (23×28) est illustré de 96 planches en héliogravure en noir et en couleurs.

Histoire et Géographie

Histoire générale des Peuples (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Histoire de France illustrée (v. plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

Histoire de France contemporaine (v. pl. haut : *Coll. in-4° Larousse*).

La France héroïque et ses Alliés (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Toute la France, par E. SAILLENS. Vue d'ensemble très complète : géographie, histoire, vie sociale, intellectuelle, etc. Un vol. (13,5 × 20), 50 gravures, 1 carte en couleurs.

L'Histoire de la France expliquée au Musée de Cluny, par Edmond HARAUCOURT, ex-conservateur du Musée de Cluny. Guide par salles et par séries, avec commentaires. Un volume in-8°, illustré de nombreuses reproductions photographiques hors texte. — *Edition en langue anglaise :* **Mediæval Manners illustrated at the Cluny Museum.**

Georges Clemenceau, sa vie, son œuvre, par Gustave GEFFROY et L. LUMET. Un vol. in-4° (22 × 28), nombreuses grav. en noir et en coul.

La Marine française pendant la Grande Guerre, par G. CLERC-RAMPAL. Un volume in-8°, 90 gravures et 1 carte.

La Grande Mêlée des Peuples, récits de la Grande Guerre, par M. HOLLEBECQUE. Un volume in-8°, 4 hors-texte.

Histoire des États-Unis d'Amérique, par DAVID-SAVILLE MUZZEY, traduction de A. DE LAPRADELLE. Une histoire claire et documentée, des origines à l'élection du président Harding. Un volume in-8° de 744 pages, illustré de nombreuses gravures et cartes.

Histoire de la Pologne, des origines à 1922, par Henri GRAPPIN. Une histoire complète de la Pologne; rôle de la question polonaise dans la diplomatie européenne. Un volume in-8°, 2 cartes.

Histoire de la Russie, des origines au commencement du XXe siècle, par L. LEGER, membre de l'Institut. Un vol. in-8°, 12 grav., 2 cartes.

Nouvel Atlas Larousse (voir plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

Atlas départemental Larousse, Magnifique vol. in-folio (33 × 45), 190 pages de texte, 100 cartes en six couleurs, 10 cartes en noir, 850 gravures photographiques. Reliure toile amateur. (*Facilités de paiement.*)

La France, Géographie illustrée (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

Paris et ses Environs (voir plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

Les Cent vues de Paris, 130 reproductions photographiques choisies et commentées par Robert BONFILS. — *Édition en langue anglaise :* **The Hundred Sights of Paris.**

L'Allemagne, La Belgique illustrée, L'Espagne et le Portugal illustrés, La Hollande illustrée, L'Italie illustrée, Le Japon illustré, La Suisse, Les États-Unis (voir plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

Sciences

La Science française. Ouvrage publié avec la collaboration de BERGSON, DURKHEIM, LAPIE, APPELL, BAILLAUD, BOUTY, DE MARGERIE, MASPERO, etc. Introduction de Lucien POINCARÉ, directeur de l'Enseignement supérieur. Exposé de la part essentielle que la France a apportée au progrès scientifique. *Deux volumes* illustrés de nombreux portraits.

Qu'est-ce que la Science? par LE DANTEC. D'intéressants aperçus sur la science, dus à un savant qui fut un des esprits les plus originaux de notre temps. Un volume in-8°, illustré de 88 gravures.

L'Œuvre de Félix Le Dantec, par J. MOREAU. La méthode scientifique; les lois biologiques; les horizons philosophiques. Un volume in-8°.

Initiation aux théories d'Einstein, par G. MOCH. La relativité expliquée sans formules. Un volume in-8°, illustré de 10 gravures.

Histoire naturelle illustrée (v. plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

La Terre, la Mer, le Ciel, l'Air (v. plus haut: *Coll. in-4° Larousse*).

Manuel pratique d'astronomie, par L. RUDAUX. Initiation à l'astronomie en termes très simples et sans formules mathématiques; comment on peut observer les astres à l'aide d'instruments peu coûteux. Un volume in-8° illustré de 160 gravures.

L'Évolution de l'astronomie moderne, par P. BUSCO. Un vol. (13,5 × 20), 63 gravures dont 16 hors texte.

L'Évolution de la physique au XIXe siècle, par M. COSMOVICI. Un volume (13,5 × 20), 8 portraits hors texte.

L'Évolution de la chimie au XIXe siècle, par M. OSWALD. Un volume (13,5 × 20), 16 portraits hors texte.

Herbier classique, par F. FAIDEAU. 50 plantes caractéristiques des principales familles analysées et décrites. Un vol. in-8°, illustré de 162 grav.

La Terre, tableaux de géologie, par Aug. ROBIN. Deux tableaux synoptiques format colombier (63 × 80), en couleurs, avec illustrations (I. *Les Formations sédimentaires.* — II. *Géologie de la région parisienne*).

Topographie, par A. BERGET. Traité complet de topographie, présenté sous une forme claire et accessible, tout en gardant toujours un caractère réellement scientifique. *(Grande médaille Janssen de la Société de Topographie de France.)*

L'Électricité à la maison, par H. DE GRAFFIGNY. Indications pratiques pour procéder soi-même aux diverses applications de l'électricité, éclairage, sonneries, allumoirs, etc. Un vol. (13,5 × 20), illustré de 100 grav.

Méthode Montessori : Pédagogie scientifique. Traduction de M.-R. CROMWELL, avec préface de P. LAPIE, Dir^r de l'Enseign. primaire. *Deux volumes* gr. in-8°, illustrés de nombreux hors-texte : — I. *La Maison des Enfants.* — II. *Education élémentaire.*

Hygiène et Médecine pratique

Larousse médical illustré (v. plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Dictionnaire illustré de Médecine usuelle, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. Ouvrage moins développé que le *Larousse médical*, contenant les notions essentielles en fait d'hygiène et de soins à donner aux malades. Un vol. de 650 pages (20 × 27), illustré de 991 grav. et 2 planches en couleurs. *Nouvelle édition* entièrement refondue et augmentée.

Les trois âges de la femme, par le Dr Hélina GABORIAU. Étude scientifique et pratique de l'évolution physiologique de la femme; soins à prendre aux différents âges : enfance, maternité, vieillesse.

L'Estomac, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. Un volume (13,5 × 20), illustré de 14 gravures.

L'Œil, hygiène, maladies, traitement, par le Dr VALUDE. Un volume (13,5 × 20), illustré de 54 gravures.

L'Oreille, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. Un volume (13,5 × 20), illustré de 74 gravures.

Le Nez et la gorge, hygiène, maladies, traitement, par le Dr NEPVEU. Un volume (13,5 × 20), illustré de 48 gravures.

La Bouche et les dents, hygiène, maladies, traitement, par le Dr ROSENTHAL. Un volume (13,5 × 20), illustré de 28 gravures.

La Peau et la chevelure, hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. Un volume (13,5 × 20), illustré de 65 gravures.

Arthritisme et artério-sclérose, par le Dr LAUMONIER. Tout ce que doivent savoir les arthritiques et prédisposés. Un volume (13,5 × 20).

Hernies et Varices, causes, évolution, traitement, etc., par L. et J. RAINAL. Un volume (13,5 × 20), illustré de 55 gravures.

Chirurgie d'urgence, par le Dr BILLON. Les soins immédiats à donner en cas d'accidents. Un volume (13,5 × 20), illustré de 46 gravures.

Précis d'alimentation rationnelle, par le Dr PASCAULT. Ce qu'il faut manger, combien et comment il faut manger. Un volume (13,5 × 20).

La Cuisine hygiénique, par Mme Cl. FAURE. Un volume (13,5 × 20).

Pour élever les nourrissons, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. Un volume (13,5 × 20), illustré de 62 gravures.

Pour vivre cent ans, toute l'hygiène en 22 commandements, par le Dr PASCAULT et G. MOREAU. Livret illustré (13 × 19).

Pharmacie domestique, préparation et emploi des médicaments, par Paul HUBAULT, pharmacien diplômé de l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris. Un volume (13,5 × 20), illustré de 80 gravures.

Livres d'intérêt pratique

Larousse ménager (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Mémento Larousse. Petite encyclopédie de la vie pratique, contenant en un seul volume, classées méthodiquement, toutes les connaissances d'utilité journalière : grammaire, histoire, géographie, arithmétique, sciences, droit usuel, hygiène, savoir-vivre, recettes, etc. (*Vingt ouvrages en un seul*). Beau vol. de 730 pages (13,5 × 20), 900 gravures, 82 cartes.

Dictionnaire usuel de droit, par Max LEGRAND, avocat. Tout ce qu'il peut être utile de savoir en matière de droit, présenté dans l'ordre alphabétique sous une forme pratique. Beau vol. in-8° (15 × 21) de 984 pages.

Le Livre de Cuisine de Mme Saint-Ange. Un livre de cuisine comme on n'en avait pas encore fait : plus de 1300 recettes, cuisine de famille, entremets, pâtisserie, etc., grande cuisine; les indications pratiques les plus précises ; les tours de main des professionnels mis à la portée des maîtresses de maison (*Prospectus sur demande*). Un fort volume (13,5 × 20), 1376 pages, 103 figures.

Le Livre de la Jeune fille, par M. DOLIDON, M. MUNIÉ, Dr ROSENTHAL, Gabrielle et Léon ROSENTHAL, Maria VÉRONE. Mémento des connaissances pratiques nécessaires à la femme. (*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.*)

Coupe et confection, par Mme TAPHOUREAU-LAUNAY. Un volume in-8°, 311 gravures dont 160 modèles de patrons.

Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier, par E. CHEVRIER. Traité pratique de dessin industriel. Un volume (13,5 × 20), illustré.

Peinture usuelle à la maison. Brochure in-8° illustrée de 11 grav.

Harmonicolor. Disque d'harmonie des couleurs, permettant même aux non-initiés de réaliser des combinaisons agréables.

Menuisier à la maison, au jardin, à la basse-cour. Brochure, 40 grav.

Le Guide mondain, par la Ctesse DE MAGALLON. Art moderne du savoir-vivre. Un volume in-8°.

La Chasse moderne, encyclopédie du chasseur. Beau volume in-8° de 682 pages (15 × 21), illustré de 488 gravures.

Pour devenir bon chasseur, par P. GASTINNE-RENETTE et G. VOULQUIN. Conseils pratiques. Un volume in-8° illustré.

La Pêche moderne, encyclopédie du pêcheur. Beau volume in-8° de 600 pages (15 × 21), illustré de 680 gravures.

Le Chien de garde, de défense et de police, par Joseph COUPLET. Un volume in-8° illustré de nombreuses gravures.

La Comptabilité commerciale, industrielle et domestique, par G. SORETH, expert. Un volume in-8°.

Agriculture

Larousse agricole illustré (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Mémento agricole. Petite encyclopédie de la vie rurale (11 ouvrages en un seul), résumant en cinq cents pages toutes les connaissances utiles en matière d'agriculture, d'élevage et de jardinage; nombreux tableaux formant un vivant enseignement par l'image. Beau volume de 512 pages (format 13,5 × 20), 108 tableaux.

Les Ennemis des plantes cultivées *(Maladies — Insectes)*, par G. Truffaut. Moyens de déterminer, d'après l'observation des ravages causés, les ennemis et parasites des plantes; remèdes à apporter. Beau volume in-8°, nombreuses gravures et 53 hors-texte.

L'Arbre dans nos campagnes, par C. Couillault et H. Legrand. Rôle de l'arbre, exploitation, reconstitution des bois, nomenclature des principales espèces, etc. Un volume in-8°, 30 gravures.

BIBLIOTHÈQUE RURALE

Progrès en agriculture (conseils pratiques), par R. Dumont. Un volume (13,5 × 20), illustré de 92 gravures.

La Ferme moderne, traité des constructions rurales, par M. Abadie. Un volume (13,5 × 20), 390 gravures et plans.

Rotations et Assolements, par Parisot. Un volume (15 × 21).

La Culture profonde et les améliorations foncières, par R. Dumont. Un volume (15 × 21), 33 gravures.

Les Céréales *(Culture raisonnée)*, par R. Dumont. Un volume (13,5 × 20), 116 gravures, 1 planche hors texte.

Les Plantes sarclées *(Racines et tubercules)*, par R. Dumont. Un volume (13,5 × 20), 86 gravures, 2 planches hors texte.

Les Sols humides, par R. Dumont. Un volume (15 × 21), illustré de 52 gravures.

La Laiterie moderne, par Wauters et Haentjens. Un volume (13,5 × 20), illustré de 75 gravures.

La Médecine vétérinaire à la ferme, par le Dr Moussu. Un volume (13,5 × 20), illustré de 85 gravures.

Toute la Basse-Cour, par Voitellier. Un volume (13,5 × 20), 59 grav.

Élevage en grand de la volaille, par Palmer. Un volume (13,5 × 20), 15 gravures.

L'Arboricoulture fruitière en images, par Vercier. Un volume (13,5 × 20), 128 planches avec texte explicatif en regard.

Le Pommier à cidre et les meilleurs fruits de pressoir, par E. Fau. Un volume (15 × 21), 30 gravures et 32 planches hors texte.

BIBLIOTHÈQUE RURALE

(suite)

Le Jardin moderne, par P. BERTRAND. Un vol. (13,5 × 20), 103 gravures.

Le Verger moderne, par P. BERTRAND. Un vol. (13,5 × 20), 193 grav.

La Fumure raisonnée, par R. DUMONT. Trois volumes (15 × 21) : *Légumes et cultures maraîchères*, 40 gravures. — *Arbres fruitiers et vigne*. 11 gravures. — *Fleurs et plantes ornementales*, 21 gravures.

Apiculture moderne, par CLÉMENT. Un volume (13,5 × 20), 154 grav.

Pisciculture pratique, par HUMBERT. Un volume (15 × 21), 125 grav.

L'Élevage pratique du gibier, par BLANCHON. Un vol. (15 × 21), illustré de 176 gravures.

Destruction des insectes et autres animaux nuisibles, par CLÉMENT. Un volume (13,5 × 20), illustré de 400 gravures.

L'Eau pure, par LECOINTRE-PATIN. Un volume (13,5 × 20), 119 grav.

Le Secrétaire rural, par JULLIEN et LÉPÉE. Un volume (13,5 × 20).

BROCHURES LAROUSSE

Traitant de sujets moins généraux que la *Bibliothèque rurale*, les *Brochures Larousse* étudient une à une les spécialités agricoles, qu'il s'agisse de culture, d'élevage, de construction, etc. Succinctes et économiques, elles concernent plus spécialement les petits élevages et petites cultures de rapport.

69 brochures illustrées:

1° **Élevages:** Lapin. — Poule. — Poulet et poularde. — Oie. — Dindon. — Pigeon. — Canard. — Abeille. — Escargot. — Cheval de labour. — Bœuf. — Porc. — Vache et Veau. — Mouton. — Chèvre. — Parasites et maladies du bétail. — Pharmacie vétérinaire. — Écrevisse. — Ver à soie. — Chien.

2° **Cultures:** Pomme de terre. — Haricot. — Chou. — Artichaut. — Asperge. — Betterave. — Salades et condiments. — Champignon. — Fraise. — Prunes et pruneaux. — Blé. — Luzerne. — Prés et pâtures. — Bois et boisement. — Plantes médicinales. — Plantes nuisibles. — Semences. — Ravageurs et parasites. — Plantes oléagineuses. — Chanvre et lin. — Racines cultivées. — Avoine et orge.

3° **Constructions:** Ruche et rucher. — Bâtiments ruraux. — Maison. — Matériaux de construction. — Maçonneries et hourdis. — Béton et ciment. — Pisé et clayonnages. — Charpentes et couvertures. — Logement des animaux. — Annexes rurales. — Reconstructions. — L'Arpentage à la portée du cultivateur. — Nivellement.

4° **Industries :** Miel et cire. — Œuf. — Lait. — Beurre. — Fromage. — Conserves. — Boissons hygiéniques. — Vin. — Cidre et Poiré. — Engrais. — Richesses perdues. — Menus.

5° **Économie rurale :** Syndicats et coopératives. — Comptabilité agricole.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, PARIS (6e)

Lectures récréatives

Contes et Romans pour tous

Une nouvelle collection pour la famille et la jeunesse : en de jolis volumes reliés d'un prix très modique, des œuvres de bon aloi, vraiment intéressantes et écrites avec soin. *Deux séries :*

Série pour la jeunesse (reliure rouge et or), sept volumes parus : 1. *La Montagne du Silence*, par H. BERNAY. — 2. *Derradji, fils du Désert*, par R. MAUBLANC. — 3. *La Pastille mystérieuse*, par H. BERNAY. — 4. *Le Scolopendre*, par H. BERNAY. — 5. *Un Drame sous la Régence*, par V. BONHOURE. — 6. *On a volé un Transatlantique*, par H. BERNAY. — 7. *La Bête dans les neiges*, par Fr. PARN.

Série pour les grandes personnes (reliure beige et or), sept volumes parus : 1. *La Colombe*, par A. DUMAS. — 2. *Le Naufragé de l'espace*, par G. LE ROUGE. — 3. *Maître Adam, le Calabrais*, par A. DUMAS. — 4. *L'Abbesse de Castro*, par STENDHAL. — 5. *La Belle-Jenny*, par Th. GAUTIER. — 6. *L'Agent secret*, par J. CONRAD. — 7. *L'Astre d'épouvante*, par G. LE ROUGE.

Des nouveautés paraissent régulièrement dans chaque série.

Livres pour la jeunesse

Albums en couleurs pour la jeunesse. Contes célèbres, vieilles chansons, etc., rajeunis par le crayon d'artistes de talent : *Le Chat botté, Cendrillon, etc.; — Peau-d'Ane, La Belle au Bois dormant. — Le Cheval enchanté. — Les plus belles Chansons de France. — Aventures du Baron de Crac. — Le Renard nigaud et la Poule avisée. — Aventures de frère Lapin. — Nouvelles Chansons. — Alphabet en images. — Remi en vacances.* Chaque album (19,5 × 27,5) est illustré de compositions en couleurs. Cartonnage artistique.

L'Encyclopédie de la jeunesse (Qui? Pourquoi? Comment?). Une publication unique en France : tout le savoir humain mis à la portée des jeunes intelligences. Six vol. de 720 pages (16 × 25), richement illustrés.

Contes et gestes héroïques. Les grandes œuvres de la littérature universelle mises à la portée de la jeunesse. 13 vol. (15 × 20), illustrés chacun de 4 hors-texte en couleurs et de nombreux dessins en noir : *Récits des temps bibliques. — Le Retour d'Ulysse* (adaptation de l'*Odyssée*). — *Roland, le vaillant paladin. — Flore et Blanchefleur, Berthe au grand pied. — Ogier le Danois. — Huon de Bordeaux. — Les Infants de Lara. — Le Cid Campeador. — Guillaume le Conquérant*, par V. BONHOURE. — *Jeanne, la bonne Lorraine. — Rabelais pour la jeunesse*, en trois volumes.

Initiation aux mots croisés, par R. DONTOT et R. TOUREN. Préface par Tristan BERNARD. Conseils aux débutants, 25 problèmes à résoudre.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Publications périodiques

Larousse mensuel illustré. Le *Larousse de l'actualité :* enregistre chaque mois dans l'ordre *alphabétique*, sous une forme documentaire, toutes les manifestations de la vie contemporaine; tient au courant de tout, forme la *mise à jour* indéfinie de toutes les encyclopédies. Le numéro, illustré de nombreuses gravures (format 32 × 25), paraît le premier samedi du mois.

La Collection du *Larousse mensuel* forme un volume tous les trois ans Déjà parus : *Tomes I, II, III, IV, V, VI.* (*Demander le prospectus détaillé.*)

Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques. Le meilleur marché et le plus intéressant des périodiques littéraires. Inédits, questions d'actualité, études critiques, enquêtes et interviews, chronique scientifique, artistique, dramatique, musicale, etc. Le numéro, format d'un quotidien à 6 colonnes, paraît tous les samedis.

L'Art vivant. Revue de tous les Arts à notre époque sans distinction d'écoles : peinture, sculpture, architecture, arts décoratifs et appliqués, arts de la femme, etc. Nombreuses illustrations en héliogravure. Le numéro de 40 pages (32 × 25), paraît le 1er et le 15 du mois.

Journal des Voyages. Le plus beau magazine de la vie active à notre époque : voyages, explorations, merveilles et curiosités de la nature, découvertes scientifiques, grandes réalisations industrielles, sports, romans d'aventures signés des maîtres du genre, etc., etc. Le numéro, 40 pages (format 21 × 30), illustré en héliogravure, paraît le premier et le troisième jeudi de chaque mois.

L'Age heureux. Pour la jeunesse de 10 à 15 ans, garçons et filles. Romans, nouvelles, saynètes, poésies, articles sur les sports, le cinéma, l'automobile, la T. S. F., les arts, les sciences, les travaux manuels. Concours et jeux d'esprit, etc. Le numéro, 32 pages (format 18 × 25), illustré de dessins et de gravures photographiques en noir et en couleurs, paraît le premier et le troisième jeudi de chaque mois.

Les Livres roses pour la jeunesse. Pour les enfants de six à treize ans, garçons et filles : contes, légendes, récits de la vie moderne, adaptations littéraires, vulgarisation scientifique, etc., illustrés en couleurs. Deux volumes par mois (premier et troisième samedi).

Demander les conditions d'abonnement.

Annuaire général. Le grand annuaire international de statistiques et d'informations politiques, économiques et sociales, classant les renseignements les plus récents et les plus précis sur les grandes productions mondiales, les organismes internationaux et la situation de chacun des 78 États du monde actuel. *Édition 1928.* Un vol. in-8° de VIII-1 226 pages.

Imp. Larousse, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 13-8-28.

BINDING SECT. OCT 14 1964

PQ Gauthier-Ferriéres, Leon Adolphe
1181 Anthologie des ecrivains
G38 français du XIXe siecle.
t.1
cop.2

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ Gauthier-Ferriéres, Leon
1181 Adolphe
G38 Anthologie des écrivains
t.1 français du XIXe siecle
cop.2